

Revue soutenue par l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS

# DIALOGUES D'HISTOIRE ANCIENNE

41/1 - 2015

Presses universitaires de Franche-Comté

Presses universitaires de Franche-Comté

DIALOGUES D'HISTOIRE ANCIENNE

41/1 - 2015

## SOMMAIRE

Nikos Birgalias (1960-2015)

Remus FERARU, Fêtes civiques et calendriers dans les colonies milésiennes du Pont-Euxin

María Cruz CARDETE DEL OLMO, Entre Pan y el Diablo: el proceso de demonización del dios Pan

Giulia Francesca GRASSI, Rencontre de civilisations sur l'Euphrate : un bilan des sources écrites de Doura-Europos

Javier VERDEJO MANCHADO, Borja ANTELA-BERNÁRDEZ, Pro-Mithridatic and Pro-Roman Tendencies in Delos in the Early First Century BC: the Case of Dikaios of Ionidai (ID 2039 and 2040)

María Pilar GONZÁLEZ-CONDE PUENTE, El proceso de formación de la política dinástica de Trajano

Keith BRADLEY, The Bitter Chain of Slavery

Esteban MORENO RESANO, Las ejecuciones de Crispo, Licinio el Joven y Fausta (año 326 d.C.): nuevas observaciones

Michel PRETALLI, La bataille de Pharsale dans *l'Arte militare terrestre e maritima* de Mario Savorgnano : composition et décomposition d'un récit

Pierre JAMET, Modernist Concerns and Greek and Latin Culture: Thomas S. Eliot's Mythical Method in Thomas C. Wolfe's Novels

Chronique des travaux en Égypte. Chronique 2015

Paysages et cadastres de l'Antiquité. Chronique 2015

Des amphores et des hommes. Chronique 2015

Les concepts en sciences de l'Antiquité : mode d'emploi.  
Chronique 2015 – Les transferts culturels

Actualités



9 782848 675251

eISSN 1955-270X  
ISSN 0755-7256 – 40 €

Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité

## Dialogues d'histoire ancienne

Fondés en 1974 par Monique Clavel-Lévêque et †Pierre Lévêque

Directeur de la revue : Antonio GONZALES

Rédaction : Jacques ANNEQUIN, Evelyne GENY, Antonio GONZALES

### Comité de rédaction

J. Alvar (Madrid), J. Annequin (Besançon), O. Behrends (Göttingen), M. Clavel-Lévêque (Besançon), J.A. Dabdab Trabulsi (Belo Horizonte), P. Doukellis (Mytilène), E. Geny (Besançon), A. Gonzales (Besançon), M.-R. Guelfucci (Besançon), J.-Y. Guillaumin (Besançon), E. Herrmann-Otto (Trèves), G. Labarre (Besançon), F. Reduzzi-Merola (Naples).

### Comité scientifique

J.-Ch. Balty (Paris IV), P. Barceló (Potsdam), A. Bérenger (Montpellier III), D. Bouvier (Lausanne), A. Bresson (Chicago), P. Brulé (Rennes II), W. Burkert (Zurich), E. Cadiou (Bordeaux III), L. Canfora (Bari), L. Capogrossi Colognesi (Rome), J.-C. Carrière (Toulouse II), M. Corbier (CNRS), P. Cosme (Rouen), J.-C. Couvenhes (Paris IV), P. Debord (Bordeaux III), F. Dunand (Strasbourg), R. Étienne (Paris I), J. Gallego (Buenos Aires), Y. Garland (Rennes II), P. Garnsey (Cambridge), J.-P. Guilhembet (Paris VII), R. Halleux (FNRS Liège – Institut de France), H. Inglebert (Paris X), C. Jourdain-Annequin (Grenoble II), G. Kochelenko (Moscou), V. Kuznetsov (Moscou), F. Labrique (Cologne), L. Labruna (Naples), F. Laubenheimer (CNRS – Paris X), B. Legras (Paris I), F. Marco Simon (Saragosse), R. Martínez Lacy (Unam), R.W. Mathisen (Columbia), D.J. Mattingly (Leicester), C. Müller (Paris X), S. Pittia (Paris I), D. Plácido (Madrid), F. Siegert (Münster), C. Smith (St-Andrews - British School at Rome), G. Traina (Paris IV), A. Wasowicz (Varsovie).

eISSN 1955-270X

ISSN 0755-7256

Dialogues d'histoire ancienne - Rédaction. 30-32 rue Mégevand. F - 25030 BESANÇON-CEDEX

Tél. (33) (0)3 81 66 54 61 — Courriel [ista-dha@univ-fcomte.fr](mailto:ista-dha@univ-fcomte.fr)

<http://ista.univ-fcomte.fr>

Les *Dialogues d'Histoire Ancienne*, fidèles à la ligne éditoriale fixée par la rédaction lors de leur création en 1974, sont une revue d'histoire ancienne généraliste qui s'efforce de proposer des approches méthodologiques diverses, d'inventorier des domaines nouveaux, d'offrir des vues neuves sur des espaces considérés trop longtemps comme périphériques, de proposer enfin un lieu d'expression et de débat à des spécialistes venus des horizons scientifiques les plus divers.

Les propositions d'articles sous forme de tapuscrit ou fichier PDF doivent être envoyées à :

*Dialogues d'Histoire Ancienne* - Secrétariat d'édition

Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité

30-32 rue Mégevand – CS 81807

F. - 25030 BESANÇON-CEDEX

Tél. 33 (0)3 81 66 54 61 / Courriel [ista-dha@univ-fcomte.fr](mailto:ista-dha@univ-fcomte.fr)

⇒ Pour vous abonner : [ista-dha@univ-fcomte.fr](mailto:ista-dha@univ-fcomte.fr)

© nova mondo 03 80 68 25 02

Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité

Dialogues  
d'histoire ancienne

41/1

2015

Revue soutenue par  
l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS

Presses universitaires de Franche-Comté



## Rencontre de civilisations sur l'Euphrate : un bilan des sources écrites de Doura-Europos<sup>1</sup>

Giulia Francesca GRASSI  
Georg-August Universität Göttingen  
ggrassi@uni-goettingen.de

### Introduction

La ville d'Europos a été fondée à la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. par Nicanor, général du roi Séleucos I<sup>er</sup> et elle a reçu son nom de la cité d'Europos en Macédoine, lieu de naissance de Séleucos. La fondation était un *phrourion*, c'est-à-dire une citadelle militaire<sup>2</sup> et l'utilisation militaire du site est attestée par une tablette cunéiforme déjà à la moitié du second millénaire av. J.-C., quand le roi de Hana y avait établi une forteresse – *dūru* étant précisément le mot akkadien pour forteresse, utilisé dans plusieurs toponymes<sup>3</sup>. La vocation militaire de Doura-Europos, le nom par lequel le site est généralement connu<sup>4</sup>, peut bien être expliquée par sa position très avantageuse : la citadelle est située sur une falaise haute d'une quarantaine de mètres, surplombant le Moyen-Euphrate et flanquée de deux ravins. C'était évidemment l'emplacement idéal pour protéger la rue qui menait d'Antioche sur l'Oronte à Séleucie du Tigre et Doura est en fait mentionnée dans les *Mansiones Parthicae* d'Isidore de Charax (I<sup>er</sup> siècle après J.-C.).

Le *phrourion* eut du succès et après cent cinquante ans, il fut agrandi et atteignait les dimensions d'une véritable ville, peut-être sous Antiochos IV ou V. Cette deuxième

---

<sup>1</sup> Je tiens à exprimer ma plus vive reconnaissance à Stéphanie Lescure (Philipps-Universität Marburg) pour ses conseils amicaux et pour son aide précieuse pendant la rédaction finale de ce texte qui lui est dédié.

<sup>2</sup> Sur la fondation d'Europos, qui s'est déroulée en deux temps, voir Leriche 1997a et Leriche, Al Mahmoud 1994.

<sup>3</sup> Pour la tablette cunéiforme, voir Stephens 1937 et Leriche 1997, p. 196-197. La tablette fut découverte enfouie dans une brique non cuite dans un mur du temple d'Atargatis, érigé entre 31 et 35 après J.-C. La tablette mentionne le roi de Hana (royaume dont la capitale était Terqa, à trente kilomètres de Doura) Hammourabi (XVI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) et le toponyme Da-ma-ra, vraisemblablement prononcé Da-wa-ra et premier nom de Doura.

<sup>4</sup> On a utilisé ici le nom traditionnel de Doura-Europos, mais on notera que le nom Europos-Doura a été récemment proposé pour souligner le côté macédonien de la cité (voir Leriche, Coqueugnot, Pontbriand 2011, p. 38).

fondation contribua à la création de la ville hypodamienne, mais certains monuments, comme le temple d'Artémis, demeurèrent inachevés à cause de la guerre avec les Parthes qui finalement, en 113 avant J.-C., conquièrent Doura et maintinrent le contrôle sur la ville jusqu'en 165 après J.-C., avec une brève interruption en 115-117 lorsque les troupes de Trajan l'occupèrent. La période parthe vit la réalisation du tissu urbain de la ville, en respectant l'empreinte grecque. Apparemment, le rôle militaire s'affaiblit, mais la population augmenta, peut-être aussi grâce aux immigrés des régions voisines, et la ville connut une modeste prospérité comme centre administratif local. Pendant près de trois siècles, Doura connut le sort d'une ville frontière, à la limite occidentale de l'empire parthe, dans un territoire qui fut toujours disputé entre les Romains et les Arsacides.

En 165, les Romains succédèrent aux Parthes, mais la domination romaine dura seulement quelque quatre-vingt-dix ans, car en 256, les Sassanides s'emparèrent de la ville après un siège long et troublé et l'abandonnèrent en déportant les habitants<sup>5</sup>. La domination romaine, quoique brève, laissa de fortes empreintes du point de vue de l'architecture car le rôle de la cité redevint surtout militaire : les soldats étaient omniprésents et des détachements s'installèrent dans la ville même, dans la partie nord-est, qui fut vidée de ses habitants<sup>6</sup>.

Après la conquête sassanide, l'abandon de la ville fut presque total – il y a peut-être des traces d'une partielle occupation sassanide, aussi bien que de la présence d'un ermite et d'un village médiéval<sup>7</sup> – et l'armée de l'empereur Julien, pendant son expédition contre les Sassanides, put chasser sur le sable du désert qui couvrait désormais Doura, « *desertum oppidum* » (Ammien Marcellin, *Res Gestae*, XXIII, 5, 8 et XXIV, 1, 5).

Cet abandon a permis aux restes de la ville de se maintenir sous le sable dans un bon état de conservation jusqu'en 1920, quand ils furent découverts par des soldats britanniques : le capitaine Murphy trouva les peintures murales du temple des dieux palmyréniens (aujourd'hui appelé temple de Bel) et demanda à l'orientaliste James Henry Breasted de les étudier<sup>8</sup>. Les recherches sur le site avaient déjà commencé car

<sup>5</sup> L'évidence archéologique semble montrer une évacuation différente dans les diverses parties et il a été récemment admis par certains que quelques habitants auraient peut-être abandonné la ville avant le siège final ou auraient été déportés à l'époque de la première occupation sassanide (Baird 2012). Voir plus bas pour la possibilité d'une première occupation sassanide.

<sup>6</sup> Pour la chronologie de Doura, profondément changée depuis les travaux de la mission franco-syrienne, voir surtout Leriche 1997 ; Leriche, Coqueugnot, Pontbriand 2011 et Leriche, Al Mahmoud 1994.

<sup>7</sup> Leriche, Coqueugnot, Pontbriand 2011, p. 27.

<sup>8</sup> Breasted 1924. Les peintures sont les trouvailles les plus étudiées de Doura ; voir récemment Leriche 2012.

les reportages de ce dernier à l'Académie des inscriptions et belles-lettres suscitaient un grand intérêt et l'Académie avait chargé le renommé savant belge Franz Cumont d'effectuer les premières fouilles sur le site. Cumont travailla à Doura de 1922 à 1924 et ses résultats furent publiés dans un excellent volume en 1926<sup>9</sup>. Après Cumont, l'Académie et l'Université de Yale entreprirent des fouilles systématiques de 1928 à 1937, sous la direction de Michail Rostovtzeff ; les rapports préliminaires furent encore une fois promptement publiés<sup>10</sup>, à l'exception de la dernière saison (la dixième)<sup>11</sup>. Les fouilles furent interrompues à cause de la guerre et ne furent reprises qu'en 1986 par une mission franco-syrienne dirigée par Pierre Leriche<sup>12</sup>. Les travaux des deux premières missions ont dégagé un quart de la surface de la ville, alors que la dernière a comme objectifs principaux la publication et la conservation des monuments déjà fouillés ainsi que la reconstruction de la chronologie<sup>13</sup>, notamment celle de l'époque hellénistique, bien évidemment la moins connue : en effet, on connaît surtout les phases parthe et romaine de la ville parce que les constructions hellénistiques ont été oblitérées par celles des époques suivantes.

Ce qui frappe, c'est le caractère cosmopolite de la ville, bien que tout à fait compatible avec la situation géographique et historique de Doura : il s'agit d'une ville frontière, située sur une route très importante, qui connut plusieurs occupations et qui, apparemment, eut des contacts assez importants avec le reste de la Syrie, surtout avec Palmyre (en effet, la plus ancienne inscription trouvée jusqu'ici à Doura, et datée de 33 av. J.-C. est palmyrénienne).

## Les édifices religieux

Pendant les fouilles, divers temples furent excavés ; on en compte dix-neuf<sup>14</sup>, et ils reflètent bien la pluralité des cultes pratiqués dans la ville. Bien sûr, les bâtiments ne sont

<sup>9</sup> Cumont 1926.

<sup>10</sup> Les *Preliminary Reports* sont ici abrégés avec le sigle *P*, suivi par le chiffre romain du volume et par le chiffre arabe de l'inscription.

<sup>11</sup> Pour la dixième saison, voir Matheson 1992.

<sup>12</sup> Pour les résultats de la mission franco-syrienne, voir surtout les cinq volumes des *DEE* et le récent ouvrage de Leriche, Coqueugnot, Pontbriand 2012.

<sup>13</sup> Voir Leriche, Al Mahmoud 1994.

<sup>14</sup> Temple de Zeus dans la citadelle, temple militaire, temple de Zeus Theos, temple de Zeus Megistos, temple d'Azzanathkona, temple de Gaddé, temple d'Atargatis, temple d'Artémis, temple de Bel, temple d'Adonis, Mithraeum, synagogue, Tychaion, sanctuaire de Bel, maison chrétienne, temple d'Aphlad, temple de Zeus Kyrios, Dolichenum, temple nord : voir la liste et le plan dans Leriche, Coqueugnot, Pontbriand 2011, p. 19.

pas tous datés de la même époque et leur nombre va s'agrandir à mesure qu'on avancera dans le temps, peut-être à cause de phénomènes migratoires et de toutes les interactions culturelles que l'histoire et la position de la cité ont déterminé<sup>15</sup>. Il y a des sanctuaires fréquentés par un public mixte (temple d'Atargatis, temple d'Artémis, temple de Zeus Kyrios/Baalshamyn, temple d'Aphlad), mais aussi des temples qui semblent être fréquentés par des communautés spécifiques (le temple de la nécropole est fréquenté surtout par les Palmyréniens)<sup>16</sup>.

La plupart des dieux vénérés<sup>17</sup>, avec un temple personnel ou un temple en cohabitation<sup>18</sup>, a une origine sémitique : Bel, Yarhibol, Arsou, Malakbel et Gad sont surtout des dieux palmyréniens (mais Bel est, bien sûr, un dieu pansémitique et Gad est aussi bien vénéré à Édesse, tandis que Arsou a une origine arabe), Baalshamyn et Adonis proviennent de la Syrie occidentale, d'où est originaire aussi Atargatis, bien que son lieu de culte principal fût la cité nord syrienne de Hiéropolis. Aphlad, le fils de Hadad, a manifestement une origine assyro-araméenne et son culte est attesté dans le voisin village d'Anath, lorsque Hadad, dieu sémitique occidental de la tempête, figure parmi les plus importantes divinités du panthéon araméen.

Zeus, Apollon et Artémis sont probablement arrivés avec les colons macédoniens, mais il faut souligner qu'ils furent parfois transposés dans leurs pendants sémitiques, au moins par la population indigène : par exemple, le temple d'Artémis est connu comme « temple d'Artémis-Nanaia », Nanaia étant une divinité d'origine mésopotamienne, parèdre du dieu Nabu ; un second temple dédié à Artémis est connu comme « temple d'Artémis – Azzanathkona », ce dernier étant le nom d'une divinité locale. Dans un texte bilingue gréco-araméen (palmyrénien), Zeus Kyrios a ce nom en grec, mais il est appelé Baalshamyn, « Seigneur des cieux » en araméen (Kyrios et Baal ont en effet la même acception). Il y avait aussi un culte d'Héraclès, dont cinq représentations nous sont parvenues.

---

<sup>15</sup> Voir Leriche 1997.

<sup>16</sup> Dirven 2011, p. 204.

<sup>17</sup> Pour les dieux de Doura, voir surtout Welles 1970 ; voir aussi Kaizer 2009 et, dédiés seulement aux cultes des étrangers, Dirven 1999 et Dirven 2011. Une thèse doctorale sur ce sujet a été disputée à Paris (École Normale Supérieure) par Marie-Emmanuelle Duchateau : le volume va paraître dans les prochains mois.

<sup>18</sup> Il faut, bien sûr, rappeler que plusieurs dieux pouvaient être vénérés dans un temple (on peut le comparer au culte de plusieurs saints dans les chapelles des églises catholiques), et aussi que les noms des temples anciens ont été souvent donnés par les savants modernes : on ne connaît pas toujours le nom que les Syriens anciens donnaient à leurs temples.

Le Mithraeum et le Dolichenum sont liés à l'arrivée des soldats romains à Doura, mais dans le cas de Mithreum, il semble que ses bâtisseurs étaient des militaires palmyréniens.

À ce cadre, déjà assez riche et compliqué, il faut ajouter l'édifice chrétien, un des plus anciens (il est le seul édifice chrétien pré-constantinien), et la synagogue juive, peut-être la trouvaille la plus fameuse de Doura, avec ses fresques qui ont pour sujet des épisodes de l'ancien testament et qui figurent parmi les pièces archéologiques les plus précieuses du musée de Damas.

Finalement, il y a des dieux, souvent ignorés, qui, bien que non explicitement titulaires d'un culte dans les temples, sont cités dans quelques textes isolés ou mentionnés en onomastique, par exemple Nergal et Nabou, parmi les divinités sémitiques, et Athéna et Héra parmi celles d'origine grecque. À la première catégorie appartiennent, par exemple, deux inscriptions de grand intérêt : la première est le bref texte qui rappelle la triade de Hatra, Maren, Marten et Bar-Maren, un des rares graffitis hatréens connus à Doura, témoin de la présence, ou au moins du passage, de Mésopotamiens dans la ville. La seconde est l'inscription sur l'autel que Fergus Millar a choisie pour commencer et finir son ouvrage sur l'orient romain. Dans cette inscription grecque, Aurelios Diphilianos, légionnaire de la IV<sup>e</sup> légion *Scythica antoniniana*, dédie un autel θεῷ πατρῷω Διὶ Βετύλω τῶν πρὸς τῷ Ὀρόντι, « au dieu ancestral Zeus Betylos, de ceux près de l'Oronte » (PV, 168). Aurelios Diphilianos se présente tout simplement comme soldat et il est impossible de connaître sa provenance. Le nom n'est pas significatif : après le *nomen* Aurelius, très répandu après Caracalla, on a comme *cognomen* Diphilianus/Diphilianos, formé sur un anthroponyme grec, Diphilos, attesté dans le monde grec et même en Syrie<sup>19</sup> (pas à Doura), complété par le suffixe latin -anus.

Millar s'interroge sur l'identité précise de « ceux près de l'Oronte » et suggère qu'il s'agit de ceux de la région de l'Oronte opposés à ceux de la région où le dédicataire se trouve, ou alors qu'il s'agit de tous les Syriens<sup>20</sup>. Il penche pour la deuxième possibilité. Millar ajoute qu'il n'y a pas de parallèles pour cette dédicace<sup>21</sup> et, bien que vrai pour la période romaine, cette affirmation ne peut pas s'appliquer aux époques précédentes. Bethel (Βεθλ) est un dieu très bien connu dans le monde araméen à partir du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Comme observé par Milik, son culte est attesté aussi à Antioche, une ville sur

<sup>19</sup> *LGPN* online : 218 attestations ; pour la Syrie, voir Welles 1938, 182 ; *IGLS* III, 1242 ; IV, 1298 ; V, 2331. Διφιλιανός est attesté une fois au génitif pluriel (Διφιλιανῶν) en Apamène (*IGLS* V, 1381).

<sup>20</sup> Millar 1993, p. 6.

<sup>21</sup> Millar 1993, p. 15.

l'Oronte et qui était fréquentée par la légion de Diphilianos. Milik pense que « ceux près de l'Oronte » sont les Antiochiens<sup>22</sup>. Soit qu'il s'agisse des Antiochiens, soit qu'il s'agisse des Syriens en général, l'inscription de Diphilianos, qui devait évidemment mettre le dieu en rapport – bien correctement – avec la population araméenne de la Syrie, est la dernière mention de Bethel<sup>23</sup> : ce dieu typiquement araméen est donc mentionné pour la dernière fois à Doura et cela est une bonne indication de la persistance de la culture sémitique dans la ville et de son ouverture tant à la mémoire des traditions religieuses locales qu'à l'accueil de divinités et cultes étrangers ou nouveaux.

## Les langues

Cette tendance à l'interaction est aussi manifestée par l'extraordinaire quantité des langues attestées dans la ville, qui en font un cas unique dans le proche orient gréco-romain, pouvant vanter textes en grec, latin, parthe, moyen perse, araméen (représenté par les dialectes palmyrénien, hatréen, syriaque, araméen juif palestinien et araméen juif babylonien), safaitique (nord arabe), hébreu<sup>24</sup>.

On a beaucoup d'épigraphes, de graffiti, de papyrus et de parchemins, mais la proportion des langues est bien différente. On va commencer par les papyrus et les parchemins, qui, à la différence des épigraphes, ont été recueillis dans un volume des rapports finaux des fouilles<sup>25</sup>.

On a 155 papyrus et parchemins, dont beaucoup sont malheureusement fragmentaires ou presque illisibles. De ces 155 documents,

- 68 sont en grec, mais 7 ont quelques parties en latin, 1 en araméen ;
- 79 sont en latin ;
- 1 est en latin et en grec (correspondance de Postumius Aurelianus) ;
- 1 en hébreu ;
- 1 en syriaque ;
- 1 en palmyrénien (?) ;
- 1 en araméen juif babylonien ;
- 1 en parthe ;

<sup>22</sup> Milik 1967, p. 568.

<sup>23</sup> Voir par exemple Röllig 1999, p. 173-175 ; le rapport du dieu Bethel avec les *baityloi*, les pierres cultuelles répandues en Orient, est peu clair : voir Röllig 1999 et Ribichini 1999.

<sup>24</sup> Pour les langues de Doura, voir Gasco 2011.

<sup>25</sup> Ici abrégé en *FRV*, I. Le nombre des documents publiés dans ce volume est précédé par le sigle *PDura*.

- 2 en moyen perse.

Si on observe la nature des documents, on a :

- 11 textes littéraires, 10 en grec, 1 en hébreu ;
- 3 actes de l'administration civile, tous en grec ;
- 27 documents privés, dont 26 en grec, 1 en syriaque ;
- 4 lettres (hormis les lettres de la *Cohors Vicesima Palmyrenorum*), dont 2 en grec, 1 en parthe, 1 en moyen perse ;
- 7 listes, toutes en grec ;
- le *Feriale Duranum*, en latin ;
- 27 lettres relatives à l'armée, toutes en latin, sauf la correspondance de Postumius Aurelianus, qui est partiellement en grec ;
- 16 rapports, tous en latin ;
- 27 rostrés, tous en latin, sauf 1, qui est en grec ;
- 4 actes judiciaires, dont 3 en grec, 1 en latin ;
- 1 facture, en grec ;
- 2 labels, en latin ;
- 22 miscellanées (fragmentaires), dont 12 en grec, 7 en latin, 1 en moyen perse, 1 en palmyrénien, 1 en araméen juif babylonien.

Enfin les inscriptions :

- un millier sont en grec ;
- environ 70 en latin ;
- 37 en moyen perse ou parthe, dont 2 douteux ;
- 61 en palmyrénien, dont 17 bilingues (grec) ;
- 4 en hatréen, dont 1 bilingue (grec) ;
- 7 en syriaque ;
- 25 en araméen juif ;
- 6 en safaitique, dont une illisible et une perdue et non publiée<sup>26</sup>.

## Latin

Il faut d'abord observer que quelques langues sont réservées à des contextes particuliers et ne sortent pas du milieu qui a produit les textes. Cela est le cas du latin,

<sup>26</sup> Macdonald 2005, p. 121 (S2) et 123 (S6).

utilisé seulement par l'armée dans les documents et les inscriptions officielles de l'époque romaine<sup>27</sup>.

Tous les documents qui se réfèrent à l'activité de l'armée, plus précisément de la *Cohors vicesima Palmyrenorum*, sont en latin : les rosters, le *Feriale Duranum*, les rapports, la plupart des lettres officielles. Mais même parmi les lettres officielles, on a la partielle exception de la correspondance de Postumius Aurelianus, qui est en grec et en latin (*PDura* 66). Il s'agit d'un *tomos synkollesimos* qui contient des fragments de cinquante lettres, pour la plupart envoyées ou reçues par Postumius Aurelianus, alors tribun de la cohorte pendant la période qui nous intéresse, l'an 216 après J.-C., quand l'empereur Commode passait par la Mésopotamie et l'Adiabène. Les lettres traitent en prévalence du personnel et il faut souligner que Postumius est capable non seulement de lire, mais aussi d'écrire en grec. Une vingtaine d'années plus tard, la même aisance avec les deux langues est démontrée par Laronius Secundianus, tribun de la cohorte en 235, qui est capable d'écrire ses décisions judiciaires, qui, apparemment, se rapportent à la vie civile de Doura, aussi bien en grec (*PDura* 126 et 127, mais le dernier document est très abîmé) qu'en latin (*PDura* 125). Des deux documents mieux préservés, le premier, en latin, concerne la vente de quelque chose qui nous échappe, le second, en grec, une division, peut-être une hérédité.

On peut ajouter qu'il y a des cas où des soldats, pas nécessairement de la *Cohors Vicesima Palmyrenorum*, font rédiger leurs documents privés en grec : c'est le cas des documents *PDura* 26, 30, et 32, qui ont la caractéristique de présenter des souscriptions mixtes. Le papyrus *PDura* 26 est un contrat d'achat d'une vigne dans la région entre l'Euphrate et le Habur, où l'acheteur est un vétéran de la *Tertia Augusta Thracum* et le vendeur un homme au nom sémitique qui est illettré et fait souscrire un vétéran à sa place. Le document et la souscription sont en grec, aussi bien que quatre des cinq signatures, mais une est en latin. Le même phénomène se produit dans le document de mariage entre un soldat de la *Cohors Duodecima Palaestinorum* et une femme au nom latin qui se dit veuve : le contrat est en grec, mais deux des quatre souscriptions lisibles sont en latin (*PDura* 30). Enfin, une signature latine est lisible, parmi quatre signatures en grec, dans le contrat de divorce, en grec, de Iulius Aurelius, soldat de la vexillation de la *Legio IV Scythica*, déjà connue à Doura (*PDura* 32).

<sup>27</sup> L'armée à Doura a été décrite comme corps étranger, avec très peu d'interactions avec les habitants de la ville (voir Pollard 1996 ; Yon 2004).

Le penchant des soldats pour le grec, ou du moins la facilité de quelques-uns d'entre eux avec le grec, est aussi manifesté par la présence de documents littéraires en grec : comme observé par les premiers éditeurs des parchemins et papyrus, le papyrus contenant un fragment d'Hérodote (*PDura 1*) a probablement été porté à Doura par un officier de l'armée romaine<sup>28</sup>, ainsi que le fragment d'Appien (*PDura 2* ; *Bellum Mithridaticum*) – on notera que le papyrus n'était pas utilisé à Doura avant l'arrivée des Romains. Bien évidemment, il faut penser à un officier car les papyrus étaient plutôt onéreux.

Aussi les inscriptions latines sont largement le produit des soldats romains. On a, par exemple, les graffitis des *sagittarii* palmyréniens dans la tour des archers (Cumont 1926, 46), qui écrivent leurs noms dans un latin peu correct<sup>29</sup>, mais qui évidemment voulaient écrire malgré tout en latin pour affirmer leur appartenance à l'armée. Le fait qu'il s'agit de Palmyréniens est assez significatif car les Palmyréniens écrivent souvent et volontiers en araméen, même hors de Syrie. On a aussi des dédicaces, par exemple celle d'un *actuarius* dont le nom est perdu (mais pas le patronyme, Mocimus) à Jupiter Optimus Maximus pour le salut de l'empereur (*PV*, 561), ou bien le graffiti, malheureusement très fragmentaire, gravé avec beaucoup de soin dans le temple militaire romain dans le bloc A (Frye *et al.* 1955, 15).

Si le latin est assez utilisé par les soldats, l'emploi du latin de la part des habitants de Doura est beaucoup plus limité. On ne dispose pratiquement que d'une seule inscription qui mentionne avec certitude des habitants de Doura, mais les dédicataires sont des soldats. Il s'agit de la fameuse *tabella ansata*, dont le texte est peint sur bois, trouvée dans la tour de la porte de Palmyre (*PII*, *s.n.*, p. 149). L'inscription mentionne le stratège Septimius Lysias et sa famille et est particulièrement intéressante pour son onomastique. On notera ici que le même personnage, descendant d'une famille macédonienne parmi les plus importantes de Doura et toujours présente dans le gouvernement de la ville, a été honoré par ses concitoyens avec une statue en bronze, aujourd'hui perdue, dans le *bouleuterion*, peut-être pour avoir obtenu l'élévation de Doura au rang de *municipium*<sup>30</sup>. Il est important de souligner que l'inscription honorifique qui accompagnait la statue était en grec et non en latin, et démontre la préférence constante pour le grec, manifestée par les habitants de Doura.

<sup>28</sup> *FRV*, I, p. 69. Voir aussi Gascou 2011, p. 91.

<sup>29</sup> *Aurelis Marinus/ Aurelius Istarme[nes?]/ Aurelius Tiatume[nus?]/ Aurelius Eliudurus/ feceru a purta sagitariuru/ XIII caladas Iunias.*

<sup>30</sup> Voir Leriche, El 'Ajjî 1999.

Il est donc évident que le latin entre à Doura avec les soldats romains et qu'il n'a pas beaucoup de succès auprès des habitants de la ville : bien attesté dans la documentation relative à l'armée, il n'est presque pas utilisé en dehors de ce domaine, même pas dans les inscriptions officielles. En revanche, il y avait des soldats qui maîtrisaient le grec aussi bien que le latin, et préféreraient parfois le premier au second.

### Parthe et Moyen perse

Le parthe et le moyen perse (autrement dit pahlavi) sont les deux langues médio-iraniennes occidentales. La première est la langue attestée dans l'Empire parthe, mais elle survit aussi dans l'empire sassanide ; la deuxième était la langue officielle de l'empire sassanide et a été utilisée du III<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle.

Il y a une quarantaine de documents en parthe et moyen perse provenant de Doura : 37 inscriptions (mais il y en a des douteuses) et trois parchemins<sup>31</sup>. Comme remarqué par Grenet, il s'agit de deux types de textes, commémoratifs et pratiques<sup>32</sup>. Les textes commémoratifs sont aussi les textes perses les plus fameux de Doura : les inscriptions de la synagogue (*FRVIII*, I, 42-56), douze peintes en moyen perse et trois incisées en parthe. Les textes rendent compte des visites faites à la synagogue par des *dipirs*, des scribes de l'administration perse<sup>33</sup> qui ont soin de ne pas endommager les fresques et qui expriment des appréciations pour ce qu'ils voient. On a remarqué qu'ils se sont intéressés surtout aux scènes les plus proches du monde iranien, par exemple Esther et Assuérus. Ils sont probablement des scribes sassanides qui ont reçu la permission de visiter et même d'écrire sur les murs de la synagogue, peut-être une forme de *captatio benevolentiae* de la part de la communauté juive de Doura<sup>34</sup>. Selon Kilpatrick, les visiteurs seraient des Juifs envoyés par la communauté juive de Perse pour l'approbation des images de la synagogue, ce qui attesterait un lien entre les Juifs de Doura et les Juifs perses<sup>35</sup>, mais il n'y a pas de preuves d'une origine juive des visiteurs de la synagogue : les noms sont tous perses, surtout

<sup>31</sup> Pour les parchemins, voir *FRV*, I, p. 414-417 (*PDura* 153, 154, 155 ; édition de Walter Bruno Henning) ; pour les inscriptions de la synagogue, voir Geiger 1956 et Altheim, Stiehl 1958 ; pour toutes les inscriptions perses, voir Frye 1968 (avec la recension de Brunner 1972), qui contient les photos de tous les textes iraniens de Doura, y compris les trois parchemins (pl. XXXIV) qui sont considérés comme « unpublished » par Cotton, Cockle, Millar 1995, p. 222. Pour une évaluation des textes iraniens de Doura, voir Grenet 1988.

<sup>32</sup> Grenet 1988, p. 134.

<sup>33</sup> Geiger 1956, p. 297-300 ; Grenet 1988, p. 135.

<sup>34</sup> Grenet 1988, p. 144-145.

<sup>35</sup> Kilpatrick 1964, p. 218-220.

sassanides et zoroastriens, ce qui exclut, selon Grenet, une origine juive des visiteurs<sup>36</sup>. L'autre texte commémoratif est la « fresque sassanide » qui représente une bataille avec des chevaliers sassanides ; les brèves inscriptions explicatives portent semble-t-il les désignations des personnages<sup>37</sup>. On mentionne ici aussi les trois inscriptions, toutes brèves, trouvées dans le temple de Zeus Megistos, qui sont des dédicaces faites par des visiteurs<sup>38</sup> ; une est datée du mois de mars 212/213 et cela est important parce qu'il s'agit du seul document qui n'est pas daté de l'époque sassanide, mais bien de l'époque arsacide. Une deuxième inscription nomme un *mnyš* fils de *mnyš*. Ces textes sont probablement produits par des visiteurs parthes passés dans la ville dans une période de trêve avec Rome<sup>39</sup>. L'unique petit groupe des textes parthes datés de l'époque arsacide est donc constitué par des dédicaces privées, bien que l'occupation la plus longue ait été parthe.

Parmi les documents d'utilité pratique, il y a sept *ostraca* administratifs en parthe d'époque sassanide<sup>40</sup>, un *ostracon* en moyen perse (une liste de métiers)<sup>41</sup>, et les trois parchemins déjà mentionnés, un en parthe et deux en moyen perse.

Le parchemin parthe (*PDura* 153) est une lettre, datée du II<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> siècle, dont seules trois lignes nous sont parvenues (un peu plus que les noms et la formule de salutation). Des deux parchemins en moyen perse, un est un fragment qui nous empêche de comprendre même la nature du texte (*PDura* 155), l'autre est, encore une fois, une lettre (*PDura* 154), qui n'est pas entièrement conservée, mais qui semble être assez importante ; il s'agit d'une lettre écrite peut-être par un commandant en chef à un autre haut officier de l'armée sassanide ; même le roi Shapour (*dib-ék az Šābūbr*, « une lettre de Shapour ») y est mentionné, aussi bien qu'un transport vers le Tigre<sup>42</sup>.

Les deux documents en pahlavi datent de l'occupation sassanide de la ville, de même que les inscriptions de la synagogue et les *ostraca*, mais il y a quelques problèmes chronologiques car des savants estiment que ces textes sont produits en 252-253, pendant

<sup>36</sup> Les noms zoroastriens sont attestés parmi les juifs de Perse, mais il n'y a aucun nom sémitique et cela est considéré comme une anomalie par Grenet : Grenet 1988, p. 156.

<sup>37</sup> Grenet 1988, p. 135-136.

<sup>38</sup> Grenet les mentionne parmi les documents d'utilité pratique (1988, p. 136). Voir aussi Henning 1996, p. 28.

<sup>39</sup> Grenet 1988, p. 136.

<sup>40</sup> Grenet 1988, p. 136-137 et 149 ; Henning 1996, p. 28-29.

<sup>41</sup> Henning 1954, p. 479 ; Grenet 1988, p. 137 et 144.

<sup>42</sup> Grenet 1988, p. 136 ; *FRV*, p. 416 (Henning).

une occupation de Doura précédant la conquête de 256<sup>43</sup>, et d'autres les considèrent contemporains à l'action militaire de 256<sup>44</sup>. Il s'agit d'une question importante pour l'histoire de la ville, mais en ce qui nous concerne, la date précise des documents ne revêt pas une importance extrême : il s'agit en tout cas de textes qui sont écrits par des administrateurs ou des soldats sassanides pendant la dernière période de vie de la cité. Autrement dit, les textes sont rédigés en perse par des Perses et il n'y a apparemment aucune interaction avec les habitants de Doura, sauf pour un nom sémitique bien répandu dans la ville, Barbešamīn<sup>45</sup>, qui est peut-être porté par un local<sup>46</sup> (les autres noms sont tous perses).

Les documents en langues iraniennes de Doura, quoiqu'importants<sup>47</sup> et assez nombreux, sont donc tous le produit des conquérants de la cité, sauf les brèves dédicaces parthes de l'époque arsacide.

### Hébreu et safaitique

L'unique texte hébreu est littéraire (*PDura* 11) : il s'agit d'une prière après les repas, trouvée à proximité de la synagogue et datée du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., qui témoigne l'usage liturgique de l'hébreu parmi les Juifs de Doura.

Quant au safaitique, une langue nord arabe répandue dans le désert volcanique de l'Arabie du nord entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le IV<sup>e</sup> apr. J.-C.<sup>48</sup>, il est attesté dans trois graffitis et une courte inscription sur pilier : 4 textes, très difficiles à lire<sup>49</sup>, plus un qui ne peut pas être lu du tout (S 2) et un qui n'avait pas été publié et qui est introuvable pour le moment (S 6). Il s'agit de noms propres, dans la plupart des cas bien attestés en safaitique, mais un des graffitis est intéressant car il évoque la possibilité que le graveur était plus familier avec l'araméen qu'avec le safaitique, plus précisément avec l'orthographe

<sup>43</sup> Voir, par exemple, Grenet 1988, mais la suggestion d'une occupation précédant le siège de 256 remonte à Rostovtzeff 1943.

<sup>44</sup> Par exemple MacDonald 1986 (Grenet répond à cet article dans un « additif » : Grenet 1988, p. 156-157). Pour une liste des différentes opinions à propos de la prise de Doura (une ou deux fois), voir Sartre 2001, p. 969-970, qui est favorable à la reconstruction de Grenet.

<sup>45</sup> Transcription de *brbššmyn*, « fils de Bašalšamyn » ; pour ce nom à Doura, voir Grassi 2012a, p. 159-160.

<sup>46</sup> Grenet 1988, p. 144 et 155.

<sup>47</sup> Pour leur importance historique et aussi leur importance pour l'étude de la paléographie du moyen iranien, voir Henning 1996, p. 28 et Brunner 1972.

<sup>48</sup> Pour le safaitique, voir, par exemple, Hayajneh 2011.

<sup>49</sup> Voir Macdonald 2005 ; le même article a aussi été publié dans *DEE*, V, p. 119-126.

de l'araméen ; en outre, il porte un nom qui est attesté en palmyrénien, mais pas en safaitique<sup>50</sup>, langue dont on dispose 20 000 inscriptions et des milliers d'anthroponymes.

### Araméen

L'araméen est une langue sémitique du nord-ouest, attestée pour la première fois à la fin du X<sup>e</sup> ou au début du IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. en Syrie et parlée jusqu'à aujourd'hui au sein des communautés chrétiennes ou juives du Proche-Orient<sup>51</sup>.

La phase de la langue attestée à Doura est celle généralement appelée « Araméen moyen » (200 av. J.-C.–200 apr. J.-C.)<sup>52</sup>, et l'araméen est la langue sémitique la mieux attestée à Doura : on a des textes en palmyrénien, hatréen, judéo-palestinien, syriaque et judéo-babylonien, à savoir presque tous les dialectes araméens attestés de cette période.

Le dialecte des inscriptions araméennes de la synagogue semble être le judéo-araméen palestinien<sup>53</sup>, ce qui exclut la thèse de Kilpatrick, qui indique une communauté provenant de Babylone<sup>54</sup>. Les caractéristiques morphologiques proches de l'araméen palestinien juif qu'on peut observer dans ces inscriptions sont par exemple : le pronom démonstratif *bdyn*, « ce »<sup>55</sup> ; la forme verbale *ʔtbny*, « a été construite »<sup>56</sup> ; les désinences des pronoms possessifs pluriels en *-hwn* (III masculin), par exemple *bnyhwn*, « leur fils »<sup>57</sup> et *-kwn* (II masculin), par exemple *rʕwtkwn*, « votre volonté »<sup>58</sup> ; le pronom

<sup>50</sup> Macdonald 2005, p. 120-121.

<sup>51</sup> Pour une brève histoire de l'araméen voir Ferrer 2004.

<sup>52</sup> Selon la périodisation « classique » de Fitzmyer 1979. La périodisation de l'araméen est très disputée (voir, par exemple, pour un résumé, Ferrer 2004, p. 63-86), aussi bien que l'époque d'origine de la division entre une branche orientale et une branche occidentale (dans la phase de l'« araméen moyen » ou la suivante de l'« araméen tardif »). La première serait représentée à cette époque par l'hatréen, le palmyrénien, le syriaque et l'araméen babylonien juif (la plupart des documents concernant ce dernier dialecte est pourtant plus tardive), la seconde par le nabatéen, l'araméen des textes de Qumran et les premières inscriptions en araméen palestinien juif. Il faut noter que pour le palmyrénien et le syriaque, il a aussi été proposé une classification dite « araméen central », dans une vision de l'araméen moyen comme « dialect continuum » (Cook 1994, p. 147-148).

<sup>53</sup> Voir aussi Beyer 1986, p. 53.

<sup>54</sup> Kilpatrick 1964, p. 218-219.

<sup>55</sup> *dyn/bdyn* : *DJPA*, p. 153 ; Sokoloff 2011a, p. 614 ; la forme est attestée en araméen babylonien juif aussi, mais plus rarement (la forme normale étant *hʔy* : *DJBA*, p. 358 et 362 ; Sokoloff 2011b, p. 664).

<sup>56</sup> Stevenson 1962, p. 66 ; araméen babylonien juif *ʔtbny* : Sokoloff 2011b, p. 666.

<sup>57</sup> Araméen babylonien juif *-yhw* : Sokoloff 2011a, p. 614 ; 2011b, p. 664.

<sup>58</sup> Araméen babylonien juif *-kw* : Sokoloff 2011a, p. 614 ; 2011b, p. 664.

personnel sujet  $\gamma nh$ , « je »<sup>59</sup>. Évidemment, cela n'est pas beaucoup, mais des inscriptions sont à peine lisibles et il n'y a pas d'attestation complète de la troisième personne au singulier à l'imparfait, ce qui nous apporterait la certitude du dialecte, puisque le préfixe est différent,  $y-$  pour les dialectes araméens occidentaux (et le palmyrénien) et  $n(y)-$  ou  $l(y)-$  pour les dialectes orientaux<sup>60</sup>.

En revanche, nous avons cette chance dans le parchemin judéo-araméen<sup>61</sup>, où à la ligne 18, on peut voir les formes  $lypwq$  et  $ly\zeta wl$ , qui, aussi bien que le pronom  $\gamma n\gamma$  ( $-n\gamma$ ), nous donnent la certitude qu'il s'agit du judéo-babylonien<sup>62</sup>. Le document est peut-être daté de 200 apr. J.-C. et il s'agit d'un des textes les plus anciens dans ce dialecte, mais la surface est très abîmée et la nature du texte incertaine<sup>63</sup>.

En ce qui concerne le sujet des textes de la synagogue, nous avons 3 inscriptions sur tuiles qui commémorent la fondation du bâtiment (*FRVIII*, 1)<sup>64</sup>, 1 graffiti sur la façade de la niche de l'arche qui nomme peut-être son constructeur (*FRVIII*, 2), 9 (peintes) qui décrivent les peintures (*FRVIII*, 3-11), et 11 graffitis (*FRVIII*, 12-22), qui mentionnent pour la plupart des noms propres<sup>65</sup>.

<sup>59</sup> *DJPA*, p. 64-65 ( $\gamma n\gamma$  est aussi attesté et on en a des exemples à Doura) ; Sokoloff 2011a, p. 613 ;  $\gamma nh$  est aussi attesté en araméen babylonien juif, mais rarement ; la forme la plus répandue étant  $\gamma n\gamma$  (*DJBA*, p. 613 ; Sokoloff 2011b, p. 663).

<sup>60</sup> Sokoloff 2011a, p. 615 et 2011b, p. 665

<sup>61</sup> Cowley a fourni un dessin et une traduction (reprise dans *FRV*, I, p. 413 : *PDura* 151), sans aucun commentaire, dans Cumont 1926, p. 320-323 (photo : planche CVIII) ; voir aussi Milik 1968 (photo, translittération, traduction et bref commentaire) qui constate la progressive détérioration du parchemin. Une translittération du document est aussi publiée dans Yardeni 2000, volume A, p. 187, sans traduction ni commentaire dans le volume B. Il y a quelques différences de lecture, mais les deux formes verbales figurent parmi les mots, peu nombreux, sûrement lisibles.

<sup>62</sup> Milik 1968, p. 100 ; voir aussi Beyer 1986, p. 33.

<sup>63</sup> Milik a suggéré prudemment un testament (1968, p. 100). Yardeni parle tout simplement d'un « fragment de parchemin », daté de la fin du II<sup>e</sup> siècle ou début du III<sup>e</sup> (2000, A, p. 187). En effet, la formule de datation est très abîmée.

<sup>64</sup> Voir aussi Obermann 1942.

<sup>65</sup> Pour ces textes, voir aussi Bertolino 2004, p. 60-75.

En hatréen<sup>66</sup>, nous avons deux graffitis avec des noms propres et un, probablement bilingue, qui mentionne la triade d'Hatra<sup>67</sup>, aussi bien qu'une dédicace bilingue hatréen-grec, un cas unique parmi les épigraphes hatréennes<sup>68</sup>.

En syriaque<sup>69</sup>, nous avons deux textes en incise sur vase d'argent (peut-être le même), très abîmés, deux textes sur tesson, une brève inscription avec des noms, une dédicace dans le temple d'Atargatis et un alphabet *estrangelo* trouvé près de l'édifice chrétien. Le document syriaque le plus important est le parchemin provenant d'Édesse, un contrat de vente d'une esclave daté de 243 apr. J.-C.<sup>70</sup>

Le palmyrénien est le dialecte araméen le plus répandu : on a probablement un parchemin du III<sup>e</sup> siècle (*PDura* 152) qui n'a malheureusement jamais véritablement été publié à cause de son mauvais état de conservation et dont il n'est pas possible d'établir le contenu<sup>71</sup>, et 61 inscriptions, dont 17 bilingues<sup>72</sup>. On peut aussi ajouter une brève souscription en araméen, peut-être palmyrénien (à en juger par la paléographie)<sup>73</sup> à la fin du document grec *PDura* 27 : ceci est un cas unique à Doura, mais nous avons plusieurs exemples parmi les documents du Moyen-Euphrate où les souscriptions sont pourtant en syriaque. Il s'agit d'un document de vente fragmentaire dans lequel le vendeur déclare en

<sup>66</sup> Pour les inscriptions hatréennes de Doura, voir Bertolino 1997 ; Leriche, Bertolino 1997 ; Aggoula 1991, p. 173 ; Beyer 1998, p. 26 ; Bertolino 2004, p. 48-54.

<sup>67</sup> Le texte, publié pour la première fois dans Cumont 1926, 129, p. 447-448 (avec une fausse lecture de Levi Della Vida), a, à son côté, le nom *Μαπεινος* écrit en grec plusieurs fois de manières différentes (Cumont 1926, 130, p. 448-449). *Μαπεινος* a été considéré comme un nom propre jusqu'à l'interprétation de Caquot (1953, p. 244-245) qui expliqua le texte comme étant bilingue gréco-hatréen, mentionnant la triade hatrénienne (il avait été publié par Mesnil du Buisson parmi les textes palmyréniens : 1939, 53bis, p. 38-39), bien que le graffiti grec soit difficile à lire et interpréter (voir les différentes lectures dans Cumont, Caquot, du Mesnil du Buisson et Milik 1972, p. 334-335). Pour ce texte, voir aussi Bertolino 1997, p. 201-202, Bertolino 2004, p. 53-54 et Aggoula 1991, p. 173.

<sup>68</sup> Comme remarqué par Dirven (2011, p. 206). Le texte a été interprété comme hatréen par Caquot, suivi par la plupart des savants : voir Bertolino 1997, p. 203-206 pour les différentes interprétations du texte.

<sup>69</sup> Pour les textes syriaques de Doura, voir Bertolino 2004, p. 54-58. Les textes sur tesson sont publiés pour la première fois dans Bertolino 2004 (p. 57 et 58) ; le texte avec des noms a été classifié comme palmyrénien par Mesnil du Buisson (1939, 35, p. 18-19) ; pour l'alphabet, voir aussi *FRVIII*, II, p. 91 ; pour les autres textes, voir aussi Drijvers, Healey 1999.

<sup>70</sup> Pour ce texte, voir Goldstein 1966 et Healey 2009, p. 264-275.

<sup>71</sup> Selon Cotton, Cockle et Millar (1995, p. 222), le parchemin aurait dû être inclus dans *PAT*, mais on a peut-être renoncé à cause de son état de conservation. Une photographie a été publiée dans *FRV*, I (planche LXVIII, 2) et dans Altheim, Stiehl 1953 (planche 18). Altheim et Stiehl en offrent une lecture partielle qui est pourtant affectée par la fausse conviction que le parchemin est « hébreu-araméen » (p. 69-73) lorsque l'écriture a été correctement identifiée par Henning comme palmyrénienne (1954, p. 480 ; voir aussi *FRV*, I, p. 414).

<sup>72</sup> Bertolino 2004, p. 8-48 ; voir aussi Mesnil du Buisson 1939 et Dirven 1999.

<sup>73</sup> Voir Beyer 1986, p. 27 ; Gascou 2011, p. 82.

araméen d'avoir reçu le prix de cinq *denarii* (on ne sait pas pour quoi). Les inscriptions palmyréniennes sont des graffitis ou bien des dédicaces religieuses et on en trouve des bilingues dans les deux catégories.

Parmi les textes bilingues, il y a trois inscriptions araméennes qui sont écrites en caractères grecs<sup>74</sup>. Ce sont malheureusement des textes très brefs et peu clairs, mais intéressants : ils sont peut-être l'unique témoignage du dialecte araméen parlé à Doura. Les dialectes araméens mentionnés jusqu'ici sont des dialectes venus d'ailleurs et on ne sait pas quel dialecte était utilisé à Doura.

Ces textes brefs sont la dédicace d'un objet d'or dont la nature n'est pas clairement identifiée<sup>75</sup> et deux graffitis trouvés dans le temple d'Aphlad<sup>76</sup>. La personne ayant rédigé l'inscription et le graveur du texte sont probablement le même homme. Mais pourquoi ont-ils écrit leur texte en araméen, en utilisant l'alphabet grec ?

On notera que les alphabets palmyrénien et hatréen sont liés à leurs cités d'origine : en effet, on n'a pas, en Syrie, une écriture araméenne, mais des écritures araméennes qui sont associées à des villes/régions spécifiques, caractérisées par une certaine autonomie (le cas du nabatéen est similaire). On peut se demander si à Doura on pouvait lire ces alphabets et s'il y avait un alphabet dédié à l'écriture de l'araméen. Le nombre des textes palmyréniens bilingues est très élevé et les textes bilingues sont des textes religieux qui normalement, à Palmyre, sont écrits seulement en araméen<sup>77</sup> et à Hatra, nous n'en avons pas de bilingues : cela peut signifier que les habitants de Doura étaient incapables (ou jugés incapables) de comprendre l'inscription araméenne.

## Grec

Ces inscriptions nous conduisent, finalement, à considérer le rôle du grec à Doura. Le grec est décidément la langue la plus utilisée à Doura, au moins pour écrire, et même les habitants aux noms sémitiques utilisent le grec : on a 76 parchemins/papyrus et plus de mille inscriptions en tout genre, textes littéraires, contrats, lettres, dédicaces, graffitis, inscriptions honorifiques, listes, comptes ; seules les inscriptions funéraires

<sup>74</sup> Il y a peut-être deux autres exemples d'inscriptions araméennes partiellement ou entièrement transcrites en grec, mais ils sont fort douteux et peu probables (voir Yon 2007, p. 399 et 414).

<sup>75</sup> L'inscription, malheureusement disparue, était inscrite sur le pronaos du temple de Bel. Pour ce texte, voir Cumont 1926, 11, p. 367-368, Mesnil du Buisson 1939, 51, p. 33-34, Milik 1967, Bertolino 2004, p. 41 et Yon 2007, p. 414.

<sup>76</sup> Voir Milik 1972, p. 139 et Yon 2007, p. 405.

<sup>77</sup> Comme remarqué par Kaizer 2009, p. 244.

manquent, avec très peu d'exceptions, bien que la nécropole ait été excavée<sup>78</sup>. La langue grecque des inscriptions n'a jamais été étudiée, mais le grec des parchemins et papyrus est considéré de très bon niveau pour l'époque et la région : il s'agit d'un grec attique correct et conservatif, au moins jusqu'à l'installation de la garnison romaine au III<sup>e</sup> siècle et le bon niveau de la langue écrite a fait penser à la présence d'écoles pour l'enseigner<sup>79</sup> bien qu'on a pu parfois suggérer des influences du macédonien<sup>80</sup> et, quoique très rarement, de l'araméen<sup>81</sup>. Cependant, le grec, « pénétré jusque dans les classes populaires »<sup>82</sup> – pénétration témoignée, par exemple, par les graffitis – n'est pas dépourvu d'erreurs : à côté des solécismes remarqués par Schmitt<sup>83</sup>, on peut ajouter des fautes morphologiques et morphosyntaxiques, surtout dans l'usage des cas (ce qui n'étonne pas s'il s'agit d'araméophones, l'araméen n'ayant pas de cas), et des confusions avec les voyelles, attestées aussi dans les parchemins<sup>84</sup>.

Le grec est donc utilisé par tous, même par qui écrit plus volontiers dans une autre langue ou par qui doit écrire normalement dans une autre langue. Comme on l'a vu, les soldats, qui écrivent en latin les documents de l'armée, préfèrent souvent le grec dans la vie privée ou même dans les documents officiels qui ne sont pas liés à l'armée. On notera également que les Juifs, qui écrivent volontiers en araméen, utilisent l'hébreu comme langue liturgique et acceptent les commentaires perses sur les murs de la synagogue – il s'agit presque de vandalisme, même si les visiteurs ont soin de ne pas abîmer les fresques – écrivent aussi en grec : on a plusieurs inscriptions grecques de la synagogue bien qu'elle

<sup>78</sup> Les auteurs de *PIX*, 2 ont suggéré que les inscriptions n'étaient pas inscrites sur pierre, mais une autre explication possible est l'usage des épigraphes funéraires pour la construction de la rampe du siège sassanide où les fouilles ont effectivement découvert des pierres calcaires bien qu'il n'y ait pas de trace d'inscriptions (Pierre Leriche, communication personnelle du 18 avril 2013). On a seulement deux inscriptions dans la nécropole (*PIX*, 2, p. 26-27) : sur le mur de la tombe 4, on a deux noms propres, sur la tombe 47, on a une date (*PIX*, 2, p. 8). Un texte funéraire a été trouvé dans une maison privée, non loin du champ romain et il s'agit de l'épithaphe d'un militaire, le chiliarque Iulius Terentius, dont on n'a pas repéré le corps dans la maison. Il n'y a pas de trace de sa tombe non plus : on peut vraisemblablement penser à l'usage d'une urne funéraire (Welles 1941).

<sup>79</sup> Welles 1959 ; pour le grec de Doura, voir aussi Welles dans *FRV*, I, p. 47-49.

<sup>80</sup> Kotsevalov 1967 qui soutient la conservation des quelques formes macédoniennes et thessaliennes (mais voir les remarques de Schmitt 1980, p. 198, note 56). En tout cas, il faut considérer que le macédonien est très peu connu : la documentation est mince et le macédonien est considéré parfois comme une langue autre que le grec, parfois comme un dialecte grec : voir la synthèse de Brixhe et Panayotou (1997).

<sup>81</sup> Surtout dans l'usage des constructions participiales : voir *FRV*, I, p. 135.

<sup>82</sup> Cumont 1926, p. 340.

<sup>83</sup> Schmitt 1980, p. 198.

<sup>84</sup> Pour les papyrus et parchemins, voir Welles dans *FRV*, I, p. 47.

soit le seul édifice religieux où l'araméen l'emporte sur le grec. Même les Palmyréniens utilisent parfois le grec dans leurs textes religieux, ce qui n'est normalement pas le cas pour Palmyre. Et les Hatréens écrivent une dédicace bilingue, lorsque les épigraphes bilingues ne sont pas attestées à Hatra. Le grec est la langue préférée à Doura pour écrire et même les étrangers s'en aperçurent et essayèrent de concilier leurs habitudes avec celles de la ville où ils se trouvaient. Il est difficile d'établir s'il s'agit seulement de politesse ou bien si le choix est dû à la considération que personne à Doura n'aurait pu lire des textes en palmyrénien ou hatréen. Même dans ce cas, on ne pourrait pas établir si le problème était dû à l'ignorance de l'araméen écrit ou bien à l'ignorance des alphabets hatréen et palmyrénien qui sont assez différents. En effet, on ne sait pas quelle variété d'araméen était utilisée à Doura car on en sait peu sur l'araméen de la région de l'Euphrate à cette époque. Parmi les documents de l'Euphrate, on a bien trouvé deux textes et quelques suscriptions syriaques, mais cela n'est pas suffisant pour établir avec certitude que les habitants de Doura parlaient ce dialecte araméen<sup>85</sup> car, comme pour le document syriaque de Doura, la provenance de ces deux parchemins syriaques est la Mésopotamie et quelques souscripteurs sont mésopotamiens. Le syriaque était semble-t-il connu par la communauté chrétienne, à en juger par l'alphabet syriaque de la maison chrétienne et de la vocalisation des noms écrits en grec dans les peintures<sup>86</sup>. Pourtant, la documentation syriaque est très mince, trop mince pour une réponse définitive : même le *Diatessaron* de Tatien, dont l'original était vraisemblablement en syriaque, est connu à Doura dans une version grecque<sup>87</sup> et quatre inscriptions syriaques sur sept sont sur objets portables ; ce qui ne peut pas exclure une provenance externe.

N'importe quel dialecte araméen était parlé à Doura. De toute évidence, il y avait des problèmes pour lire et écrire en araméen et les inscriptions en alphabet grec sont peut-être la preuve qu'on avait des difficultés à écrire en araméen, mais qu'on était capable d'écrire en grec.

<sup>85</sup> Comme suggéré par Gascou (2011, p. 81). Pour les papyrus grecs de l'Euphrate, voir Feissel, Gascou 1995 et 2000 et Feissel, Gascou, Teixidor 1997 ; pour les papyrus syriaques, proches du parchemin de Doura, voir Teixidor 1990 et Healey 2009, p. 252-264.

<sup>86</sup> Millar 1993, p. 471, où on observe aussi que « in a Christian context as in others, third-century Dura was a meeting-point of Greek and Syriac ».

<sup>87</sup> Il n'est pas sûr que le fragment de Doura soit du *Diatessaron* de Tatien : il pourrait être une autre harmonie des quatre Évangiles (voir un résumé de la question dans Kaizer 2009, p. 237).

## Multilinguisme

En effet, dans le monde ancien, les cas d'utilisation d'un alphabet non prévu pour la langue dans laquelle on écrivait étaient souvent dus à l'ignorance de l'alphabet approprié et les graveurs de textes de Doura sont généralement considérés comme des illettrés en araméen<sup>88</sup>. Bien que possible et même probable, il y a d'autres cas où on translitère une langue<sup>89</sup> : beaucoup de textes magiques<sup>90</sup> ; des textes que l'on ne souhaite pas qu'ils soient lus par tous<sup>91</sup> ; des textes d'exercice pour apprendre à écrire une langue<sup>92</sup> ; mais surtout des textes qui sont perçus comme préférables dans une certaine langue, ou au moins dans l'alphabet de cette langue<sup>93</sup>. Si les trois premières causes sont incompatibles avec la situation des inscriptions de Doura, la troisième est possible et on peut ajouter que le choix d'écrire un texte pareil est souvent l'indication du désir de se présenter comme membre de deux communautés<sup>94</sup>. À Doura, on écrit préférablement en grec à ses dieux et il est difficile d'établir s'il y a ici incapacité d'écrire en araméen ou volonté d'écrire en grec – ou bien les deux. Ces textes nous donnent la preuve définitive de la réalité qui était claire, même d'après le nombre des inscriptions : à Doura, la langue utilisée pour écrire, la langue qui est peut-être perçue comme culturellement supérieure, certainement comme la langue opportune pour rédiger un texte, est le grec. Le prestige et l'influence culturelle du grec sont observables aussi dans l'onomastique, qui reste pourtant largement sémitique, au moins dans les familles locales. On peut se demander s'il s'agit seulement d'une question de prestige.

On a plusieurs fois noté que le grec est la langue la plus utilisée dans les inscriptions de la Syrie hellénistique et romaine, avec l'exception de Palmyre<sup>95</sup>. Si on écrit, on écrit en grec

<sup>88</sup> Par exemple, Taylor 2002, p. 318.

<sup>89</sup> Voir pour le latin, Adams 2003, p. 40-84.

<sup>90</sup> Voir Adams pour les *defixiones* (2003, p. 43-48). Le phénomène est bien connu dans le monde sémitique aussi : on a, par exemple, l'incantation d'Uruk, en araméen mais écrite en cunéiforme (pour ce texte, voir, par exemple, Geller 1997-2000). Une coupe magique écrite en syriaque, mais en caractères kufiques (forme d'écriture arabe), a été présentée par James Nathan Ford (Ford 2011) à Mayence.

<sup>91</sup> Par exemple César qui écrit à Cicéron en latin, mais en caractères grecs pour n'être pas compris des Gaulois (*De Bello Gallico* 5, 48, 4). Voir aussi Donderer 1995, p. 98.

<sup>92</sup> Voir Clarysse, Rochette 2005 et peut-être aussi les tablettes « graeco-babyloniaca » où le texte est écrit en akkadien (ou sumérien) et puis translitéré en grec (voir Geller 1997 et Yon 2007, p. 416-417).

<sup>93</sup> On a, par exemple, dans cette catégorie, le médecin gaulois qui écrit en latin, mais en caractères grecs parce que le grec est la langue de la médecine (Donderer 2005, p. 103 ; Adams 2003, p. 90-91), ou les fonctionnaires de l'Empire byzantin qui écrivent le grec en caractères latins en raison du prestige du latin (Feissel 2008).

<sup>94</sup> Voir Adams 2003, p. 91.

<sup>95</sup> Voir, par exemple, Sartre 1998, p. 560-562.

et puis, éventuellement, en araméen. Avec l'exception de Palmyre, la disproportion entre le nombre des inscriptions grecques et le nombre des inscriptions araméennes est telle qu'il y a des régions de la Syrie où on a douté<sup>96</sup> de la connaissance même de l'araméen car il n'y a aucune inscription dans cette langue. On admet<sup>97</sup> que l'araméen était encore connu et parlé dans la plus grande partie de la Syrie car on a plusieurs témoignages qui vont en ce sens et on a des inscriptions, sans compter que l'araméen donnera dans l'antiquité tardive sa majeure contribution à la littérature, avec le syriaque. Et pourtant, l'utilisation presque exclusive du grec a fait penser dubitativement à une disparition, quoique locale, de l'araméen, même au niveau oral<sup>98</sup>. Le silence écrit de l'araméen est indéniable, mais il faut se demander si ce silence n'a pas des raisons diverses qui ont leurs racines bien ancrées avant l'arrivée des Grecs en Syrie.

La Syrie est le berceau des Araméens et de la langue araméenne, qui est attestée pour la première fois dans la région du Habour, le fleuve qui s'unit à l'Euphrate en Syrie du nord. Il y a là une certaine ironie car ce n'est pas loin de là que l'on trouve à l'époque romaine des régions où l'araméen n'est pas attesté. La région du Habour offre les deux épigraphes araméennes les plus anciennes. La Syrie, en général, concentre la plupart des inscriptions en araméen ancien, avec les inscriptions de Tell Fekheriye, Sfiré, Zakkur, Hazaël, et les royaumes de Samal et Tel Dan sont proches de la Syrie<sup>99</sup>. Ce qui caractérise ces inscriptions c'est leur origine royale, avec très peu d'exceptions, pour la plupart provenant de régions marginales hors de Syrie (En Gev, Louristan, Deir Alla). Autrement dit, l'araméen est écrit, au début de son histoire, presque seulement par des rois. Il est en tout cas peu écrit, au moins sur pierre : le *corpus* des inscriptions les plus longues est constitué d'une vingtaine d'épigraphes.

Quand l'Assyrie conquiert définitivement la Syrie à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'araméen n'est plus écrit dans cette région<sup>100</sup>, au moins par la population locale<sup>101</sup> et il ne

<sup>96</sup> Par exemple, Millar 1993, p. 233.

<sup>97</sup> *Ibid.*

<sup>98</sup> *Ibid.*

<sup>99</sup> Les deux inscriptions araméennes les plus anciennes sont la bilingue (akkadienne) de Tell Fekheriye et une toute brève inscription de Gozan, disparue pendant la deuxième guerre mondiale (elle était à Berlin). Cette dernière inscription est datée de la fin du X<sup>e</sup>, début du IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Tell Fekheriye, vraisemblablement de la moitié du IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Pour un recueil commenté des plus importantes inscriptions araméennes anciennes (sauf Bukān) et pour leur grammaire, voir Martínez Borobio 2003. Pour une brève introduction à ce *corpus*, voir Garbini 2006, p. 108-119 et Fales 2011.

<sup>100</sup> Voir, par exemple, Garbini, 2006, p. 130, qui souligne la singularité du phénomène et le fait qu'il est assez peu probable que l'absence totale d'inscriptions araméennes puisse être expliquée par l'insuffisance de fouilles archéologiques.

<sup>101</sup> Au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. on possède, bien sûr, les tablettes de l'administration assyrienne dans les archives de Tell Ahmar (ancienne Til Barsip ; voir Dalley 1996-1997 pour les textes cunéiformes et Bordreuil, Briquel-Chatonnet 1996-

sera plus écrit jusqu'à l'époque hellénistique où il est pourtant rarement utilisé<sup>102</sup> (le grec aussi est peu répandu à cette époque et ne se répand vraiment qu'au II<sup>e</sup> siècle, dans une période où les inscriptions araméennes sont aussi abondantes, au moins à Palmyre et en Nabatéen)<sup>103</sup>. Après les deux épitaphes de Neirab (un village proche d'Alep), rédigées par deux prêtres aux noms accadiens aux environs de 700 av. J.-C.<sup>104</sup>, il faut attendre le III<sup>e</sup>/II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. pour trouver une inscription araméenne sur pierre en Syrie<sup>105</sup> : il s'agit encore d'une inscription sur relief rédigée par un prêtre, cette fois au nom entièrement grec, Φιλώτας, fils de Φίλων. Ce qui est encore plus significatif, c'est le fait que l'épigraphe est bilingue, avec trois textes, deux grecs et un araméen. Les inscriptions sont brèves ; le texte le plus long est le second texte grec (deux lignes), qui mentionne Philotas fils de Philon, auteur de la dédicace et du relief représentant Philotas en train d'offrir de l'encens à Héraclès. Le texte araméen mentionne seulement le nom *plts*, transcription de Philotas<sup>106</sup>, sans patronyme, et son titre de prêtre. Il y a donc un silence écrit de 500 ans, et, quand le silence est finalement interrompu, on trouve un bilinguisme gréco-araméen, avec un texte grec plus développé, quoique très bref<sup>107</sup>.

Ce silence écrit est très difficile à expliquer. L'araméen ancien a surtout produit des inscriptions royales et la perte de l'indépendance des royaumes araméens est peut-être une explication de cette disparition de l'araméen écrit : on n'a plus de fortes raisons officielles pour écrire. En général, la région semble traverser une période difficile et, en

---

1997 pour les textes araméens), Tell Shiukh Fawqani (ancienne Burmarina ; voir Fales *et al.* 2005), et Tell Sheikh Hamad (ancienne Dur-Katlimmu ; voir Radner 2002, où sont pourtant considérés seulement les textes cunéiformes et bilingues), tous en Syrie occidentale. La situation de l'archive de Mallanate est moins claire (pour les textes araméens, voir Lipiński 2010 ; les textes accadiens sont encore inédits), en raison de la provenance incertaine des textes, le site archéologique n'a pas été identifié (mais il était certainement en Syrie occidentale), et même la présence d'un palais royal est douteuse (voir Fales 2013, col. 210).

<sup>102</sup> Les inscriptions de cette période sont surtout des légendes monétaires (voir Garbini 2006, p. 202-203).

<sup>103</sup> Sartre 1998, p. 561.

<sup>104</sup> Voir, par exemple, Martínez Borobio 2003, p. 453-458, avec bibliographie précédente ; *ARI* II, p. 306.

<sup>105</sup> Voir Bordreuil, Gatier 1990. L'inscription, conservée dans une collection privée londonienne, provient probablement de l'Emèse ou de la région entre Hiérapolis et Samosate.

<sup>106</sup> On notera la transcription de Φιλώτας en *plts*, avec l'araméen [τ] et le grec [τ], qui est normalement transcrit [t] en araméen.

<sup>107</sup> Un lapidaire bilingue gréco-araméen d'époque hellénistique a été découvert à Tel Dan, en Israël du nord. Il s'agit d'un *ex voto* (voir Biran 1976, p. 204-205 et planche 35D (dont Biran 1977 donne la traduction française ; pour l'inscription, voir p. 260-261 et planche VIIa) ; Robert, Robert 1977, 542, p. 432 ; Teixidor 1979, p. 388-389) de quatre lignes, trois grecques et une araméenne. On notera que le texte grec précède le texte araméen, mais aussi que la qualité de la gravure de l'inscription grecque est nettement supérieure.

outre, l'habitude assyrienne de déporter les élites des régions subjuguées a peut-être contribué à cette disparition<sup>108</sup> ; en revanche, la déportation a répandu l'araméen dans l'Orient tout entier<sup>109</sup> et à l'époque achéménide et puis hellénistique, on trouve l'araméen partout, de l'Égypte à l'Afghanistan, de la Perse à l'Asie Mineure, de la Bactriane<sup>110</sup> à l'Arabie –, mais pas en Syrie.

En tout cas, quand les Grecs arrivent en Syrie, ils ne trouvent pas une population qui écrit : ils trouvent une population qui n'écrit plus depuis plusieurs siècles – au moins sur pierre, car l'utilisation de matériaux périssables ne peut pas être écartée. Dans ces conditions, on ne peut pas trouver étonnant le silence de l'araméen qui devait être seulement un silence écrit. Il semble que, après la perte de l'intérêt et de l'habitude d'écrire, les Syriens ont dû attendre une impulsion de l'extérieur – celle des Grecs – pour éprouver le besoin de graver à nouveau des inscriptions, et ils ont généralement choisi la langue grecque pour écrire. Cela ne signifie évidemment pas qu'ils ne parlaient pas l'araméen, mais la capacité et/ou l'intérêt à écrire, quand ils sont perdus, sont difficiles à reprendre : on en a un exemple extrême pour les Grecs, qui, après la perte du système syllabique de la Linéaire B, ont attendu l'impulsion de l'alphabet phénicien pour écrire à nouveau, après plusieurs siècles, et ils ont écrit avec un nouveau système d'écriture. Bien que la situation ne fût pas comparable à la situation de la Grèce pendant les siècles obscurs, et que l'écriture en Syrie ne semble pas avoir entièrement disparue, la distribution des inscriptions suggère que l'apport du grec a été essentiel pour la reprise d'un usage extensif de l'écriture et même pour la reprise de l'alphabet araméen<sup>111</sup>, qui était encore en vie, comme le montrent les inscriptions bilingues susmentionnées, quoiqu'évidemment très peu utilisé.

Dans une telle situation, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi le grec représentait, aux yeux des Syriens, *la* langue écrite, mais on n'a pas de raisons de croire que l'araméen n'était pas utilisé en Syrie comme langue parlée (il n'y a pas d'autres candidats pour ce rôle à l'époque achéménide), et la reprise de l'araméen écrit, quoique tardive et régionale, signale au contraire son extrême vitalité.

Ce contexte serait évidemment idéal pour une situation de diglossie qui a été proposée par Taylor dans son important article sur le bilinguisme de l'Antiquité tardive

<sup>108</sup> Voir Garbini 2006, p. 148.

<sup>109</sup> Voir Fales 2006, p. 406-407.

<sup>110</sup> Les documents araméens de Bactriane ont été récemment publiés par Naveh et Shaked (2012).

<sup>111</sup> Voir Sartre 1998, p. 561 ; Garbini 2006, p. 172.

dans le Proche-Orient<sup>112</sup>. Bien qu'il soit impossible d'exclure une situation de diglossie, il faut souligner que l'individuation de la diglossie et même du bilinguisme dans le monde ancien est très difficile parce que nous manquons de témoignages sur les langues parlées. En outre, l'individuation de la langue haute et la langue basse est souvent malaisée dans le monde ancien (et apparemment pas seulement là) où les situations ne sont pas rigides et le choix entre deux langues semble être fréquemment déterminé par le domaine<sup>113</sup>. On a un témoignage sur Charles V qui parlait castillan avec dieu, allemand avec ses chevaux, français dans les conseils et italien dans les salons<sup>114</sup>. On sait que les Douriens écrivaient en grec à leurs dieux, mais on ne sait pas s'ils leur parlaient aussi en grec et on ne sait pas non plus quelle langue ils utilisaient avec leurs chevaux, voire leurs amis, leur famille, leurs collègues. On n'aura jamais de réponse à cette question, mais l'exemple de Charles V est intéressant car il envisage la possibilité de choisir une langue d'après le contexte et les interlocuteurs, chose que les bilingues font souvent : apparemment, ils choisissent parfois une langue à cause de leur difficulté avec la seconde langue, mais plus fréquemment le choix est déterminé par la valeur symbolique de la langue<sup>115</sup>.

La communauté de Doura est multilingue et le bilinguisme araméen-grec était vraisemblablement répandu. On peut observer à Doura presque tous les cas du bilinguisme individués pour le monde ancien qui nous permet évidemment d'observer seulement un bilinguisme écrit (là où les études sur le bilinguisme moderne sont plus intéressées par l'oralité<sup>116</sup>) : textes bilingues, textes avec *code switching*, textes écrits dans une langue, mais influencés par une autre langue, textes translittérés<sup>117</sup>. On a déjà vu le premier et le quatrième phénomène et, en ce qui concerne l'influence d'une langue sur une autre langue, il faut souligner encore une fois que le grec de Doura n'a pas

<sup>112</sup> Taylor 2002. Les définitions de bilinguisme et de diglossie peuvent être très variées. En simplifiant, le bilinguisme est la capacité d'utiliser deux langues (les degrés de bilinguisme peuvent être sensiblement différents) ou plusieurs langues – en ce cas, on peut aussi parler de multilinguisme ; la diglossie est une situation plus rigide dans laquelle deux variantes d'une langue sont utilisées dans des contextes différents et on a généralement une variante haute et une variante basse – si on a deux langues et pas deux variantes de la même langue, on parle généralement de diglossie bilingue. Pour le bilinguisme et la diglossie dans le monde ancien et pour leur définition, voir Swain, Adams 2000 ; Langslow 2002 ; Taylor 2002 ; Adams 2003 ; Mullen 2012.

<sup>113</sup> « Whether with reference to the interlocutor, the location, or the topic, or to a combination of all three » (Langslow 2002, p. 39). Dans le même volume, voir Adams, Swain 2002, p. 9-10 ; Taylor 2002. Voir aussi Mullen 2012, p. 24-25.

<sup>114</sup> Cité par Langslow 2002, p. 39, avec d'autres exemples.

<sup>115</sup> Mullen 2012, p. 23-24.

<sup>116</sup> Voir les remarques par Adams et Swain (2002, p. 2).

<sup>117</sup> Voir le tableau des typologies des textes bilingues et le commentaire dans Mullen 2012, p. 15-21. Le tableau est une réélaboration des définitions trouvées dans Adams 2003 et Adams, Swain 2002.

été vraiment examiné, mais une possible influence araméenne sur le grec a parfois été envisagée, surtout dans l'usage des participes ; on ajoutera aussi l'inscription safaitique avec des interférences apparentes avec l'araméen (voir plus haut).

Quant au *code switching*, ce phénomène est le passage d'une langue à l'autre dans le même discours qui peut se réaliser au niveau de la phrase (*inter-sentential switching*) ou au niveau du mot (*intra-sentential switching*). On notera que les bilingues qui utilisent ce dernier *switching* ont normalement les mêmes compétences dans les deux langues<sup>118</sup>. On a deux exemples de mots sémitiques qui sont translittérés en grec et non pas traduits : sûrement dans trois inscriptions<sup>119</sup> le vocable δαν(ν)ας, « amphore, jarre » dont l'usage est probablement dû à son emploi comme unité de mesure<sup>120</sup> et éventuellement le terme σομμακο qui indiquait peut-être le banquet religieux, mais la lecture et la division des mots sont douteuses<sup>121</sup>. Le terme μαλχα, araméen *mlk* (*malkā*), a été lu dans deux autres inscriptions, mais il s'agit encore une fois de cas douteux<sup>122</sup>.

Bien qu'il y ait, à Doura, des langues qui sont confinées à des communautés spécifiques (latin, perse, safaitique, hébreu), il est néanmoins raisonnable de supposer qu'il y avait un certain degré de bilinguisme latin-grec pour les soldats, peut-être parfois un trilinguisme grec-araméen, et chez les habitants un bilinguisme araméen-grec ; les auteurs des textes bilingues sont presque certainement bilingues car il est très rare que le producteur d'une inscription bilingue ne soit pas bilingue et généralement, il veut démontrer sa double appartenance<sup>123</sup>. Il y a aussi apparemment des influences de l'araméen sur les autres langues, le grec et le safaitique. Mais la langue écrite dominante est sûrement le grec.

## Onomastique

Il y a seulement un domaine dans lequel on voit les langues sémitiques (surtout l'araméen) l'emporter sur le grec : l'onomastique<sup>124</sup>.

<sup>118</sup> Voir Mullen 2012, p. 18

<sup>119</sup> *PIV*, 245, p. 122-123 ; *PVIII*, 861 et 862, p. 124-126. Voir aussi Milik 1972, p. 200-201 et Yon 2007, p. 394-395.

<sup>120</sup> *PVIII*, p. 126 et Yon 2007, p. 395.

<sup>121</sup> Lipiński 1975, p. 68-70, mais voir les pertinentes remarques de Yon 2007, p. 293.

<sup>122</sup> Mouterde 1942-1943, p. 59 et 62-63 et Milik 1972, p. 44-45 ; voir aussi Yon 2007, p. 399 et 414.

<sup>123</sup> Adams, Swain 2002, p. 8.

<sup>124</sup> L'onomastique est l'étude des noms propres, toponymes pour les noms de lieu, anthroponymes pour les noms des humains et avec le terme « onomastique », on se réfère ici à cette deuxième catégorie (anthroponymie).

L'anthroponymie est un indicateur culturel d'une certaine importance et il faut souligner que l'onomastique dans le monde ancien n'est pas comparable à l'onomastique de l'Europe moderne, comme on l'a parfois fait. L'onomastique de l'Europe moderne est caractérisée par un haut degré de liberté et d'opacité sémantique et culturelle qui n'est pas tout à fait comparable à celle de l'Antiquité, ou même à celle de l'Europe d'avant la première guerre mondiale, quand les noms étaient imposés avec des règles presque toujours fixes : aïeuls, saints, parrains<sup>125</sup>. Cela ne signifie pas qu'on n'avait pas des cas où la préférence personnelle pouvait jouer un rôle, mais l'étude de la plupart des sociétés antiques ou même modernes et contemporaines, mais non européennes, montre que le nom est, dans la plupart des cas, choisi avec peu de liberté et suivant des traditions qui peuvent varier au niveau régional. Le nom « à la mode », choisi par les parents pour les raisons les plus diverses, n'est pas fréquent en Europe d'avant la grande guerre<sup>126</sup> et il n'est pas fréquent dans le monde antique non plus. En outre, l'opacité sémantique qui caractérise l'onomastique de l'Europe moderne<sup>127</sup> n'est pas un phénomène qui peut être présenté comme règle : par exemple, l'onomastique moderne arabe ou chinoise est souvent caractérisée par une certaine transparence sémantique et le même fait est vrai pour la plupart de l'onomastique ancienne. Autrement dit, l'opacité sémantique qui caractérise notre onomastique est une évolution et non la situation d'origine. Cela n'a pas été toujours accepté par les savants qui ont souvent considéré le nom propre « *meaningless* » : il faut attendre les études modernes, substantiellement dérivées de Pulgram (1954) et Lévi Strauss (1962), pour arriver à la conclusion que les anthroponymes 1) sont généralement sémantiquement clairs ; 2) sont une pratique humaine universelle, avec des règles semblables ; 3) sont un aspect important de la classification du monde et de la société<sup>128</sup>.

L'onomastique peut donc nous fournir des informations qui concernent la culture, la religion, la région de provenance. Cela n'est pas automatique, mais il est un fait qu'on a

<sup>125</sup> Voir, par exemple, Mitterauer 2001 et Caprini 2001. Dans l'introduction de Mitterauer (p. 3), un témoignage d'une femme de Pongau (Salzbourg) est recueilli en 1987 : son nom et les noms de sa nombreuse famille sont, pour la plupart, des anthroponymes déjà connus dans la famille (père, mère, grand-père, grand-mère etc.) ou portés par parrains et marraines, ou bien ils sont choisis par le curé ; on a aussi le nom du saint qui protège des incendies (une claire indication de la menace la plus redoutable et en effet le culte de Saint Florian est bien répandu en Autriche) et le nom de l'empereur.

<sup>126</sup> Caprini 2001, p. 52.

<sup>127</sup> Cardona 1976, p. 133 ; voir aussi Caprini 2001, p. 49.

<sup>128</sup> Pour un résumé, voir Caprini, p. 27-38.

des noms qui sont répandus seulement ou particulièrement dans certaines régions<sup>129</sup>. On a, en Syrie, une grande différence entre le nord et le sud car l'onomastique du sud est pour la plupart arabe, celle du nord araméenne. Il faut ajouter que le niveau d'hellénisation est aussi différent, majeur au nord et sur la côte. La religion est parfois significative car les noms araméens sont portés aussi par des Arabes chrétiens<sup>130</sup> et il y a des noms répandus particulièrement dans les communautés juives ou des noms que les Juifs ne portent pas ou presque pas<sup>131</sup>. On a, en Syrie, aussi des noms latins et perses, aussi bien que phéniciens (sur la côte) et akkadiens, même si ces derniers sont très rares.

Doura reflète bien la variété onomastique de la Syrie<sup>132</sup>, et plusieurs noms sémitiques trouvent des parallèles en Syrie même, mais aussi en Mésopotamie : on a des noms propres attestés à Palmyre, à Hatra, dans les inscriptions grecques du nord de la Syrie, dans les premiers textes syriaques et, quoique plus rarement, dans le sud de la Syrie et l'Arabie. Cela signifie que la composante araméenne est plus forte que celle de l'arabe bien qu'il faille observer que parfois, il n'est pas facile de distinguer un nom araméen d'un nom arabe. D'autre part, on a aussi plusieurs noms sémitiques qui sont attestés en Syrie seulement à Doura. Une caractéristique de Doura est aussi son lien avec la Mésopotamie, manifesté par la conservation des noms akkadiens, qui sont seulement deux, mais dans une période où les noms akkadiens sont presque disparus de Syrie : Βηλοοβασσαρος<sup>133</sup> (un nom typiquement akkadien, formé par trois éléments, tandis que les noms araméens sont formés par deux éléments ou un élément) et peut-être Μηκατναναια<sup>134</sup>. Parmi les noms sémitiques, il faut finalement mentionner des noms qui sont parallèles dans beaucoup de langues, mais qui ont trouvé parmi les Juifs une fortune particulière grâce à leur attestation dans la bible et qui sont effectivement portés à Doura par des Juifs : il s'agit de noms comme Αβραμ et Σαμουηλ.

Il y a donc, à Doura, presque toutes les onomastiques sémitiques attestées de cette période, sauf l'onomastique phénicienne (qui n'est pas très répandue sur la côte non

<sup>129</sup> Pour la Syrie, voir, par exemple, Sartre 1998, surtout p. 557 ; pour l'onomastique en Grèce ancienne Matthews, Hornblower 2000, p. 10.

<sup>130</sup> Zadok 1999, p. 272.

<sup>131</sup> Par exemple, les Juifs utilisent beaucoup les théophores grecs, mais pas les théophores sémitiques, sauf pour les noms de tradition biblique (voir Grassi 2009, cols 423 et 428-429, avec bibliographie précédente).

<sup>132</sup> Voir Grassi 2007 ; Grassi 2012a ; Grassi 2012c.

<sup>133</sup> Pour ce nom, voir Grassi 2012a, p. 173.

<sup>134</sup> Zadok 1987, p. 258 ; Grassi 2012a, p. 228. On notera que ces deux noms sont attestés dans la même inscription (Cumont 1926, 57) bien qu'on ne puisse pas établir s'il y a un lien de parenté entre les deux personnes nommés.

plus)<sup>135</sup>. Encore une fois, la position de Doura, ville frontière, favorise l'interaction de cultures diverses, pas seulement dans l'onomastique sémitique. On a des noms perses et des noms latins, mais l'onomastique perse et l'onomastique latine, comme les langues iraniennes et la langue latine, tendent à être utilisées en prévalence par les Perses et par les soldats. Il y a, à Doura, très peu de noms iraniens et ils sont généralement attestés dans les textes en moyen perse et parthe, alors qu'ils sont très rares dans les inscriptions grecques. L'onomastique latine est mieux attestée, mais elle est attestée surtout dans les textes latins. Il faut ajouter que le nom latin est rarement utilisé comme nom unique : quand on a un nom latin, il est presque toujours accompagné par un deuxième nom, dans la plupart des cas sémitique ou grec<sup>136</sup>.

La majorité de l'onomastique de Doura est donc formée par des noms grecs et des noms araméens et arabes. On peut observer qu'il y a des similitudes entre les systèmes onomastiques que l'on vient de citer : il s'agit d'une onomastique 1) fondée sur le nom unique (et pas sur des noms composés, comme c'est le cas de l'onomastique latine, avec ses *tria nomina*), 2) sur le nom patronymique<sup>137</sup>, 3) qui est formé par un ou deux éléments et 4) qui a un penchant pour les noms théophores qui sont des noms formés sur un nom divin<sup>138</sup>.

Comme pour les noms grecs, les noms sémitiques peuvent utiliser tout simplement le nom divin, en ajoutant un suffixe ou bien le nom divin plus un second élément<sup>139</sup> (cette deuxième construction est généralement préférée dans le monde sémitique). On notera aussi que, dans l'onomastique grecque, le nom divin précède le deuxième élément, dans l'onomastique sémitique, il le suit s'il s'agit d'une construction génitive (à Doura par exemple Αβιδαδαδος, « Servant d'Hadad » ; Βαργαδδος, « Fils de Gad » ; Ραιβηλος,

<sup>135</sup> Pour l'onomastique de Doura, voir Welles dans *FRV*, I, p. 58-65 (papyrus et parchemins) et Grassi 2007 et 2012a (épigraphes et parchemins/papyrus grecs) ; pour l'onomastique iranienne, voir Huyse 1988.

<sup>136</sup> Pour l'usage de l'onomastique perse et latine de Doura, voir Grassi 2007.

<sup>137</sup> Le nom est, du reste, un phénomène européen récent qui se répand dans certains pays d'Europe au Moyen Âge, mais la persistance du nom patronymique est très forte surtout dans le nord de l'Europe (l'Islande utilise encore le nom patronymique : voir, par exemple, Hanks 2006, p. 299).

<sup>138</sup> Ils ne sont pas seulement répandus dans le monde ancien. Par exemple, ils sont beaucoup utilisés par les Hindous. La religion est souvent un facteur très relevant dans le choix du nom : on peut penser à l'habitude d'utiliser les noms des saints par les catholiques ou le nom du prophète par les musulmans (voir, par exemple, Hanks 2006, p. 300). Le péripatéticien Cléarque de Soles (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) est le premier à utiliser θεοφόρα (« portant un nom divin ») opposé à ἄθεα ὀνόματα, « noms sans dieu » : voir Parker 2000, p. 53.

<sup>139</sup> Pour les noms grecs, voir Parker 2000, p. 59.

« aimé (ou aimant) de Bel ») et il peut le suivre ou le précéder s'il s'agit d'un verbe fini (Ζαβαδαθης, « Athe a donné » ; Ναβουβαραχος, « Nabu a blessé »).

Il y a des éléments qui sont bien attestés dans l'onomastique grecque et dans l'onomastique sémitique : on peut, par exemple, comparer -γενης, « naissance » avec *br*, « fils », ou le grec -φίλος, « aimant » ou « aimé » avec l'araméen *ʿrʿy*, qui, comme le grec, peut être actif ou passif ; -δοτος (-dotos), « donné » et -δωρος (-dōros), « don » trouvent aussi des parallèles dans l'onomastique sémitique en *ntn* et *yhb*, « donner » et en *zbd*, substantif « don », verbe « faire don » (on notera que « don » est un élément populaire dans plusieurs systèmes onomastiques<sup>140</sup>).

Il y a, bien sûr, certains éléments typiques de chaque système onomastique : par exemple -φανης n'a pas d'équivalent araméen, lorsqu'un élément très répandu dans l'onomastique sémitique comme *ʿbd*, « servant », n'a pas de parallèles dans l'anthroponymie grecque jusqu'à l'époque chrétienne<sup>141</sup>, ce qui est aussi une indication de la différence de mentalité.

Si on observe la fréquence des noms avec dix ou plus attestations dans les documents grecs de Doura, on notera que les théophores sont nombreux, parmi les noms grecs et les noms sémitiques.

Les noms avec dix ou plus attestations sont Ἀδαῖος, Ἀδδαιος, Ἀθηνόδωρος, Ἀλέξανδρος, Ἀμμώνιος, Ἀντίοχος, Ἀντωνῖνος, Ἀπολλοφάνης, Ἀπολλώνιος, Ἀρτεμίδωρος, Αὐρήλιος, Βαραθης / Βαρατης / Βαργατης, Βαρλαας, Βαρναιος / Βαρνειος / Βαρνεος, Βαρχαλβ / Βαρχαλβας / Βαρχαλβος, Γερμανός, Δαμόνικος, Δάνυμος, Δημήτριος, Διογένης, Διόδωτος, Διόδωρος, Διοκλῆς, Ἡλιόδωρος, Θεόδωρος, Ἰούλιος, Κόνων, Λυσανίας, Λυσίας, Μαλχος, Μαρίνος, Νικάνωρ, Ξενοκράτης, Ὀλυμπος, Πατροκλῆς / Πάτροκλος, Σέλευκος, Τιμώνασσα / Τιμωνάση.

Parmi les noms grecs, sont théophores Ἀθηνόδωρος, Ἀμμώνιος, Ἀπολλοφάνης, Ἀπολλώνιος, Ἀρτεμίδωρος, Δημήτριος, Διογένης, Διόδωτος, Διόδωρος, Διοκλῆς, Ἡλιόδωρος, Θεόδωρος ; Ὀλυμπος n'est pas un nom de dieu, mais il est quand même lié à l'Olympe. Parmi les noms sémitiques, sont théophores Ἀδδαιος, Βαραθης / Βαρατης / Βαργατης, Βαρλαας, Βαρναιος / Βαρνειος / Βαρνεος, Βαρχαλβ / Βαρχαλβας / Βαρχαλβος.

<sup>140</sup> Voir, par exemple, Hanks 2006, p. 300. L'élément *zbd* est très fréquent dans l'onomastique de Doura, soit comme substantif, soit comme verbe (voir Grassi 2012a, p. 279).

<sup>141</sup> Les noms Θεόδουλος et Χριστόδουλος sont connus à partir de l'époque byzantine (voir Mitterauer 2001, p. 155 ; voir le sixième chapitre pour ce genre de noms, formés sur l'élément « servant » dans la tradition chrétienne, surtout p. 161, 168-169, 199-218, 229-231).

Ἀμμώνιος<sup>142</sup>, Ἀπολλώνιος, Δημήτριος (grecques) et Ἀδδαίος (sémitique, mais ambigu : voir plus bas) sont formés sur un nom divin suivi d'un suffixe, les autres noms sur un nom divin et un deuxième élément.

Ce qui peut étonner dans cette liste n'est pas la présence des théophores, mais la prédominance des noms grecs. On a 37 noms, dont 26 grecs, 5 latins, 6 sémitiques.

Les noms grecs sont beaucoup plus nombreux que les noms araméens et les noms latins. On pourrait croire que la plupart de l'onomastique de Doura est grecque, mais cela n'est pas le cas. Les noms sémitiques sont très nombreux, mais attestés peu de fois. Il faut aussi considérer que les noms grecs sont portés par les familles des fonctionnaires macédoniens, qui écrivent des inscriptions généralement plus longues et avec des généalogies plus complètes. En outre, ils écrivent pendant la vie entière de la ville ; autrement dit, on peut les observer pendant des siècles, ce qui est rare pour les familles aux noms sémitiques qui utilisent des généalogies plus brèves et pour lesquelles on n'a pas fréquemment la possibilité de les suivre pendant les siècles. Il faut ajouter que les noms grecs sont parfois attestés aussi par des familles qui ont une onomastique principalement sémitique : le grec est, de toute évidence, culturellement prestigieux ; le contraire – des familles macédoniennes qui portent des noms sémitiques – est beaucoup plus rare et limité à l'onomastique féminine (voir plus bas).

Or, il est fréquent dans les onomastiques du monde – et dans l'onomastique grecque et dans l'onomastique sémitique anciennes aussi – une propension pour des noms qui ont déjà été utilisés par la famille, entièrement ou partiellement : le nom est pris tel qu'il est ou seulement un élément du nom est utilisé<sup>143</sup>.

Cela explique le conservatisme de l'onomastique à Doura, où les familles macédoniennes, peu nombreuses, attestées pendant plusieurs siècles et caractérisées de surcroît par une forte endogamie, montrent une onomastique très répétitive<sup>144</sup>, avec des

<sup>142</sup> Le nom est formé sur un nom divin, Zeus Ammon, construit sur une racine sémitique (*HMM*, « être chaud »). Pour la diffusion de ce nom à Athènes, voir Parker 2000, p. 75-76.

<sup>143</sup> Ce dernier phénomène est probablement à l'origine des « noms irrationnels » dans le monde grec, des noms qui n'ont pas de sens, mais qui sont conçus pour la volonté de perpétuer un élément de l'onomastique familiale (Masson 1966 ; Morpurgo Davies 2000, p. 18). On peut noter aussi l'habitude chinoise d'utiliser le même idéogramme dans les noms des frères et des cousins (Hanks 2006, p. 311) et la transmission d'un élément du nom au fils ou au petit fils dans la généalogie des rois burgondes (516 apr. J.-C. : voir Caprini 2001, p. 110-111).

<sup>144</sup> L'emploi d'un nombre réduit de prénoms dans les petites villes, souvent caractérisées par l'endogamie, est un phénomène bien attesté dans l'anthroponymie : une recherche conduite à Zaccanapoli (Calabre) a montré qu'il y avait seulement une trentaine de noms propres masculins de la moitié du XVIII<sup>e</sup> à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle (Caprini 2001, p. 95). Les systèmes onomastiques traditionnels ont, en général, un très haut degré d'homonymie (voir, par exemple, Caprini 2001, p. 61).

innovations présentes seulement dans l'onomastique féminine. Cela explique pourquoi on a surtout des noms grecs parmi les noms plus fréquemment utilisés.

Si on observe la liste des noms grecs, on peut faire quelques remarques et observer des tendances bien que beaucoup de noms soient utilisés dans tout le monde grec.

Noms panhelléniques<sup>145</sup> : Ἀθηνόδωρος, Ἀμμώνιος, Ἀπολλοφάνης, Ἀπολλώνιος, Ἀρτεμίδωρος (bonne attestation en Macédoine, mais répandu surtout en Asie Mineure), Δαμόνιος (particulièrement fréquent à Doura par rapport à sa diffusion dans le monde grec), Διογένης, Διόδοτος, Διόδωρος, Διοκλῆς, Ἡλιοδωρος, Κόνων (répandu surtout en Attique), Λυσανίας, Λυσίας, Ξενοκράτης, Ὀλυμπος, Πατροκλῆς / Πάτροκλος (la deuxième forme est très rare dans le monde grec), Θεόδωρος.

Λυσανίας, Λυσίας et Ὀλυμπος sont parfois considérés comme macédoniens (FRV, I, p. 58), mais ils ne semblent pas être particulièrement répandus dans cette région.

Noms grecs particulièrement répandus ou populaires en Macédoine : Ἀλέξανδρος et Νικάνωρ<sup>146</sup>.

Noms liés à la dynastie séleucide : Ἀντίοχος, Δημήτριος, Σέλευκος.

Noms d'origine douteuse, attestés surtout en Macédoine : Ἀδαῖος<sup>147</sup> (on notera aussi à Doura la présence d'un nom féminin typiquement macédonien comme Ἀδεῖα<sup>148</sup>).

Δάνυμος est un nom problématique : attesté uniquement parmi les familles macédoniennes et considéré comme un nom macédonien dans les publications sur Doura, il n'est pas attesté ni en Macédoine ni en Grèce : il n'est tout simplement pas mentionné dans le *Lexicon of Greek Personal Names*.

Enfin, l'unique nom féminin est grec, Τιμώνασσα / Τιμωνάσση : la première forme a 6 attestations dans le *LGPN*, aucune en Macédoine ; la deuxième n'est pas attestée.

Comme l'on a noté, ces noms sont très répandus surtout pour leur utilisation dans les familles d'origine macédonienne, mais ils sont apparemment portés parfois aussi par la population sémitique et on a des noms grecs et des noms sémitiques dans la même famille : on a, par exemple, Βαργαδδας Σελεύκου (Cumont 1926, 43), Βαρναῖος

<sup>145</sup> Si non indiqué autrement, les considérations sur la diffusion des noms sont tirées du *Lexicon of Greek Personal Names (LGPN)* online.

<sup>146</sup> Hatzopoulos 2000, p. 108. Assez curieusement, on n'a pas, à Doura, beaucoup d'attestations du nom Φίλιππος, particulièrement populaire en Macédoine (*ibid.*) et un des noms les plus répandus dans la Syrie romaine (Sartre 1998, p. 559).

<sup>147</sup> Tatakis 1998, p. 512 ; Hatzopoulos 2000, p. 104-107.

<sup>148</sup> Tatakis 1998, p. 512.

Λισίου (*sic* ; *PV*, 454) ou Ακιβα Λυσανίου (*PVIII*, 905). On a aussi des témoignages d'une utilisation du nom comme indicateur d'une double identité, dans les noms doubles qui sont pourtant rares : on a, par exemple, Βαρλαας ὁ ἐπικαλούμενος Λυσίας Βαργατους (*PVIII*, 874 ; « Barlaas, qui est aussi appelé Lysias, fils de Bargates ») ou Ἀπολλόδωρος ἐπικαλούμενος Δανιήλος (Cumont 1926, 122), Ἀθηνόδωρος Ἀριστοδήμου ὁ ἐπικαλούμενος Ραιβήλος Μαχχισαίου (Cumont 1926, 2) et autres. Dans les noms doubles, qui ne sont pas fréquents, on a très rarement une « traduction », mais on a parfois des éléments qui sont maintenus, par exemple Ἡλιόδωρος / Σαμσβανας (*PV*, 468), où le nom du dieu solaire est présent dans les deux noms, Ἡλιός en grec et *šmš* en sémitique. Il est pourtant très rare et généralement, les noms sont différents<sup>149</sup>. Un autre cas intéressant est celui du Σέλευκος, mentionné dans un texte bilingue gréco-araméen (*PVIII*, 915c), qui est appelé seulement Σέλευκος dans le texte grec et seulement *bršth* dans le texte palmyrénien, ce qui nous amène à envisager la possibilité qu'il y a des noms doubles qui nous échappent<sup>150</sup>.

Au contraire, il est rare que des noms sémitiques soient attestés parmi des familles d'une certaine ou probable origine macédonienne. Si on observe les noms masculins, il y a seulement un cas possible, celui des frères « Europaioi » (« d'Europos ») qui ont des noms grecs, le patronyme et le papponyme grecs, mais des alias sémitiques ; malheureusement, on n'a qu'un nom complet, celui de Δημήτριος, dit aussi Ναβουσαμαος, fils de Πολεμοκράτης, petit-fils de Δημήτριος, arrière-petit-fils de Πολεμοκράτης (*PDoura* 19).

La situation de l'onomastique féminine est un peu différente et intéressante car elle témoigne de la présence de mariages mixtes, entre des femmes aux noms sémitiques et des hommes aux noms grecs – le contraire ne semble pas attesté<sup>151</sup>. Dans ce cas, il n'y a pas de noms doubles, mais l'onomastique sémitique est intégrée dans l'onomastique familiale. On en a un bon exemple dans la famille dite « de Σέλευκος / Λυσίας », une des plus importantes de Doura pendant toute son histoire :

Cumont 1926,74 : Εὐδιάιας Ὀλύμπου Μηκανναϊαν ἀδελφήν (*sic*) (...) Ταρουδαία Ὀλύμπου τοῦ Λυσανίου ἢ τοῦ Λυσίου ἀδελφή (105/6 après J.-C.).  
D'Eudiáia, fille d'Ólympos, sœur de Mékannaia (...) Taroudaia, fille d'Ólympos, fils de Lysanías, sœur de Lysías.

<sup>149</sup> Il faut aussi noter que les noms doubles sont parfois tous les deux grecs ou sémitiques : voir Grassi 2007.

<sup>150</sup> Pour les noms doubles à Doura, voir Grassi 2007, p. 280-284 ; pour les noms doubles en Syrie, voir Sartre 1998, p. 558-559.

<sup>151</sup> Voir aussi Grassi 2012c. Sur la situation de l'onomastique féminine à Zeugma, qui se révèle plus sémitique que l'onomastique masculine, voir Ergeç, Yon 2012, p. 195.

Cumont 1926, 75 : Μηκανναιας Λυσίου τοῦ Ὀλύμπου γυναικὸς δὲ Λυσανίου τοῦ Σελεύκου τῆς Μαμαιας (107/8).

De Mēkannaia, fille de Lysías, fils d'Ólympos, femme de Lysanías, fils de Séleukos, fils de Mamaia.

Cumont 1926, 78 : Μηκανναια Σελεύκου τοῦ ἐπικαλούμενου Διόδωτος (sic), Ἀπολλοφάνου [τοῦ Λυσίου ? γυναικὸς] (140/1).

Mēkannaia, fille de Séleukos, lui-même appelé aussi Diódotos, femme de Apollophánēs, fils de Lysías.

*PII*, s.n., p. 149 : Sept(imium) Lusian str(ategum) Dur(ae) et Nathim coniugem s(upra) s(criptos) et Lusanian et Mecannaeon et Apollofanen et Thiridaten pueros eorum (...)  
(III<sup>e</sup> siècle ; *tabella ansata*).

Les sus-écrits Septimius Lusias, *strategos* de Dura, et sa femme Nathis, et leurs fils Lusianias, Mecannaea, Apollofanos et Thiridates.

On notera ici que tous les noms masculins sont grecs (et répétitifs), à l'exception de Thiridates, très rare à Doura et iranien, lorsque plusieurs noms féminins sont sémitiques<sup>152</sup> : Ταρουδαια, Μαμαια, Nathis et surtout Μηκανναια / Mecannaea, qui peut être sémitique occidental ou, s'il est l'abréviation de Μηκατναναια, un des rares noms akkadiens de la Syrie romaine. Le nom est cité dans les quatre inscriptions : la première Μηκανναια est la tante de la seconde, qui est à son tour la grand-mère de la troisième (pour la quatrième, on ne peut pas être plus précis). Il est raisonnable de supposer que ce nom sémitique dérive d'un mariage entre un homme de la famille avec une femme appelée Μηκανναια et cela dans un contexte où l'endogamie était fréquente (dans cette inscription, on peut, par exemple, noter que la Μηκανναια et l'Ἀπολλοφάνης dans l'inscription 78 sont époux mais aussi cousins). Le nom Μηκανναια est donc attesté dans la famille de Σελεύκος / Λυσίας du début du II<sup>e</sup> siècle à l'époque sévérienne (c'est encore l'onomastique qui nous donne une indication, avec le *nomen* Septimius).

Cette interaction onomastique entre noms grecs et noms sémitiques est donc bien attestée, mais il faut souligner que, dans la plupart des cas, on a des familles avec des noms entièrement grecs ou entièrement sémitiques (dans beaucoup d'inscriptions, on n'a pas de contexte familial du tout).

Les noms latins de la liste sont Αὐρήλιος, qui n'est presque jamais utilisé seul et qui est répandu après la *Constitutio Antoniniana* ; Ἰούλιος, qui est aussi généralement associé à

<sup>152</sup> Cette acceptation d'anthroponymes sémitiques féminins, là où les noms masculins restent grecs, est une indication de l'importance mineure attribuée aux noms féminins, un phénomène bien connu dans l'onomastique : voir, par exemple, Mitterauer 2001, p. 111.

un deuxième nom ; Ἀντωνίνος (parfois Ἀντωνεῖνος), généralement attesté avec des noms latins ou seul, seulement une fois avec un nom sémitique. Ils sont tous les trois des noms impériaux. Plus intéressants sont les noms Γερμανός et Μαρίνος (parfois Μαρεῖνος) qui figurent parmi les « noms ambigus »<sup>153</sup> et pour lesquels on suspecte que le choix est quelquefois dû à leur ressemblance avec des noms sémitiques : Γερμανός est un des noms les plus répandus dans l'Orient romain<sup>154</sup>, notamment dans le sud de la Syrie et l'Arabie et l'élément sémitique *grm*, « couper, décider » est bien attesté dans l'onomastique, surtout nord arabe<sup>155</sup> ; Μαρίνος est attesté notamment dans la Syrie du nord où on a une onomastique araméenne qui utilise souvent l'élément *mr?*, « seigneur »<sup>156</sup>, bien connu aussi à Doura. Il faut souligner que Γερμανός et Μαρίνος sont assez rares dans les inscriptions grecques de la Grèce et de l'Asie Mineure. En tout cas, on ne peut pas établir si à Doura ils sont portés par des Syriens ou pas car ils sont souvent attestés seuls, mais le cas du Ιουλις (*sic*) Βάσσοσ Μαρίνο[ς] (ou Μαρινο[υ] ; *PII*, H 55) où un nom romain « banal » comme Ιούλιος (improprement écrit) est suivi par deux « noms ambigus » est suspect parce que Βάσσοσ et Μαρίνος ont tous les deux une ressemblance phonique avec deux noms sémitiques<sup>157</sup>.

Quant à l'onomastique sémitique<sup>158</sup>, elle est très bien attestée pendant toute l'histoire de la ville et cela est significatif car le changement ou la conservation du patrimoine onomastique familial est généralement délibéré<sup>159</sup>. La papponymie (l'usage de nommer l'enfant d'après le grand-père, ou plus rarement la grand-mère) est bien connue, mais les familles aux noms sémitiques – on l'a dit – utilisent des généalogies plus brèves et pour lesquelles on n'a pas fréquemment la possibilité de les suivre pendant des siècles.

<sup>153</sup> Pour ces noms dans le monde sémitique, voir Sartre 1998 ; Sartre 2007 ; Grassi 2012b.

<sup>154</sup> Le nom est fort répandu et on ne donnera ici que quelques exemples : le nom est fréquemment utilisé surtout dans l'Hawran (Sartre 1985, p. 193), il est bien attesté à Adraha (*PAES* IIIA, 631 ; Pflaum 1952, p. 313 and 317) et, en général, utilisé surtout dans l'Arabie (par exemple, voir Canova 1954, inscriptions 61, 392, 401), dans le sud de la Syrie (par exemple en Trachonite : Waddington 1870, 2433, p. 558 ; *PAES* IIIA, 795, 803) et dans les régions ou villes du nord caractérisées par une onomastique principalement arabe, par exemple l'Emésène (*IGLS* V, 2304, 2486, 2505, 2554 ; sur l'onomastique de l'Emésène, voir Zadok 1999, p. 293). On le retrouve pourtant aussi dans les régions avec une onomastique à dominante araméenne, par exemple à Cyrrhus (*IGLS* I, 153), Hiérapolis (*IGLS* I, 252), Séleucie de Piérie (*IGLS* III, 1138), Apamée (*IGLS* III, 1145) et notamment à Zeugma (Wagner 1976, inscriptions 13 et 42 ; Yon 2005, p. 117) et Doura-Europos (*FRV*, I, p. 432 ; Grassi 2012a, p. 46 et 180-181).

<sup>155</sup> Voir, pour ce nom en Orient, Sartre 1985, p. 193 et Grassi 2012a, p. 180-181.

<sup>156</sup> Voir, pour ce nom, Grassi 2012a p. 222.

<sup>157</sup> Voir, pour Βάσσοσ, Sartre 1985, p. 188 et 2007 et Grassi 2012a, p. 171 et 2012b, p. 337-338.

<sup>158</sup> Pour l'étymologie des noms sémitiques de Doura et leurs attestations, voir Grassi 2012a.

<sup>159</sup> Morpurgo Davies 2000, p. 38.

Les noms sémitiques sont très nombreux, mais chaque nom est porté par un nombre limité de personnes. Cela explique la présence de seulement six noms sémitiques parmi les anthroponymes avec plus de dix attestations : la prédominance de l'onomastique sémitique sur l'onomastique grecque n'est pas une question de quantité, mais de variété.

Parmi les six noms, un, *Μαλχος*, « Roi », est un nom très répandu dans la Syrie romaine et l'un des peu nombreux anthroponymes attestés dans la région tout entière<sup>160</sup>. *Ἀδδαιος* est très intéressant car il s'agit vraisemblablement d'un nom ambigu. *Ἀδαῖος* – on l'a remarqué – est un nom typiquement macédonien et *Ἀδδαιος* est, en Macédoine, tout simplement sa variante<sup>161</sup>. Pourtant, *Ἀδαῖος* est attesté seulement parmi les familles macédoniennes, *Ἀδδαιος* seul ou dans familles avec une onomastique qui ne peut pas être rapprochée de celle des familles macédoniennes, avec une seule exception. En outre, *Ἀδδαιος* peut-être expliqué comme étant formé avec le nom divin *hdy/ʔdy* (forme brève d'Hadad, un nom divin répandu dans l'onomastique de Doura<sup>162</sup>), suivi par un suffixe<sup>163</sup>. On peut donc penser que le nom est souvent sémitique et non grec, mais il est possible que son choix soit encouragé par sa ressemblance avec le nom grec. On notera que ce procédé, c'est-à-dire le choix d'un nom perçu comme semblable à un nom d'une autre culture, qu'on a déjà vu pour *Γερμανός* et *Μαρίνος*, est très fréquent dans l'onomastique, surtout dans des situations de biculturalisme, par exemple l'occupation d'une région par des étrangers (c'est le cas de Doura) ou l'émigration. Dans l'empire romain, on notera le même phénomène dans la région la plus éloignée du Proche-Orient, la *Britannia*, où des noms celtes sont parfois choisis pour leur ressemblance aux noms latins<sup>164</sup>.

Les quatre autres noms sémitiques (*Βαραθης*, *Βαρλαας*, *Βαρναιος*, *Βαρχαλβας*, avec variantes) sont des noms théophores, formés avec l'élément *br*, « fils » et un nom divin, une structure fréquente dans l'onomastique araméenne et très bien attestée à Doura<sup>165</sup>.

Les noms théophores, on l'a dit, sont très aimés à Doura et on trouve parmi ces noms des anthroponymes qui ne sont pas attestés ailleurs dans les inscriptions grecques de Syrie, par exemple *Ἀδαδιαβος*, *Βαφαλαδ*, *Ναβουβαραχης/ος*, *Αμαθικονα*, *Ναβουχηλος*,

<sup>160</sup> Voir Sartre 1998, p. 557 ; Grassi 2012a, p. 218-219.

<sup>161</sup> Tataki 1998, p. 512.

<sup>162</sup> Grassi 2102a, p. 274.

<sup>163</sup> Voir Grassi 2012a, p. 127-129.

<sup>164</sup> Mullen 2007. Le phénomène est bien connu aussi dans le monde moderne, par exemple parmi les émigrants aux États-Unis où le nom Stanley est particulièrement populaire parmi les immigrants polonais parce qu'il est perçu comme proche de Stanisław : Hanks 2006, p. 303.

<sup>165</sup> Grassi 2012a, p. 278 et 288-289.

Ραχιμναιος, ou bien sont à Doura particulièrement répandus, par exemple Βαρχαλβας et Βαργιν(ν)αιος. Parmi les noms divins de ce choix de noms, Hadad, Aphlad, Nabou, Kona, Nanaia, Ginnai, on notera un dieu sémitique occidental (Hadad), et son fils Aphlad, qui est utilisé surtout dans l'onomastique akkadienne et araméenne, deux dieux mésopotamiens (Nabou et Nanaia), un dieu arabe (Ginnai). Ginnai est une caractéristique onomastique de Doura ; son culte est attesté en Palmyrene, où il n'est pas pourtant attesté dans l'onomastique, sauf pour un Βαργεινεος à Palmyre<sup>166</sup>. Aussi, Kona et Aphlad semblent être utilisés surtout ici et, dans leur cas, on peut ajouter que leur culte est attesté à Doura : Aphlad a un temple et le nom divin Kona, « Créatrice », peut être reconnu dans le nom divin composé Azzanathkona. Nanaia aussi est vénérée à Doura, lorsque Nabou est mentionné deux fois seulement et Hadad ne l'est jamais. Nabou est nommé dans une inscription palmyrénienne où il est représenté jouant de la lyre, et dans un graffiti, mais il était sûrement vénéré sur le Moyen-Euphrate et peut-être, il était vénéré à Doura aussi<sup>167</sup> : en tout cas, il est parmi les dieux les plus populaires dans l'onomastique des textes grecs de Doura<sup>168</sup>. Un autre dieu dont le culte n'est pas ouvertement attesté à Doura est Nergal, qui est pourtant bien présent dans l'onomastique, surtout si l'élément *klb*, -χαλβας/ης/ος, « chien », se réfère à lui, comme c'est le cas à Hatra<sup>169</sup>. Il y a aussi, dans l'onomastique de Doura, des noms divins qui, attestés ou non attestés dans le culte, sont très répandus et peu caractéristiques, mais bien présents, comme Hadad, déjà mentionné, Bel ou Šamaš.

Cela signifie qu'on ne peut pas toujours trouver un lien entre les dieux attestés dans l'onomastique et les dieux qui sont titulaires d'un culte spécifique à Doura, mais parfois, on peut penser qu'il y a des noms répandus aussi grâce à la présence d'un culte, à Doura ou dans les régions voisines, et quelquefois, il s'agit d'un culte pas beaucoup attesté ailleurs<sup>170</sup>.

On a aussi des noms théophores qui ne sont pas ouvertement théophores, ou pas immédiatement perçus comme théophores, ou ambigus. Le nom Μαλχος déjà mentionné, par exemple, est un nom où le nom divin est vraisemblablement sous-entendu car « roi »

<sup>166</sup> IGLS XVII, 153.

<sup>167</sup> Dirven 1999, p. 128.

<sup>168</sup> Grassi 2012a, p. 275.

<sup>169</sup> Pour l'élément *klb* dans l'onomastique de Hatra, voir Abbadi 1993, pp. 89-90. Nergal est le dieu mésopotamien des Enfers ; on notera que l'anthroponymie grecque évite les dieux chthoniens, avec l'exception d'Hécate (Parker 2000, p. 54-55).

<sup>170</sup> Le rapport entre le culte d'une divinité et la fréquence de noms théophores composés sur ce nom divin est attesté avec la même ambiguïté dans le monde grec : on a parfois un lien, parfois pas (Parker 2000).

peut se référer à un nom divin, « (le dieu) est roi ». D'autres exemples sont les noms Ακιβα/Ακειβας, « protégé », à savoir « protégé (par le dieu) » et Ζεβιδας, « donné (par le dieu) ». On a aussi des noms qui sont formés sur les noms de lieu : parmi eux, Μαβαγ et Μαβουγαιος sont intéressants car il y a peut-être un lien avec la divinité. Manbij est le nom sémitique de Hiéropolis, ville du sanctuaire de la déesse syrienne, Atargatis. Le nom peut indiquer tout simplement l'origine du porteur, mais aussi rappeler un pèlerinage, ou bien la divinité Atargatis<sup>171</sup> : on a, en Grèce, l'attestation d'anthroponymes formés sur des noms de lieux où un dieu/une déesse étaient vénérés<sup>172</sup>.

Une caractéristique de l'onomastique sémitique de Doura est la fréquence relativement élevée de noms propres formés sur deux noms de parentèle, par exemple Αχαβος, « frère du père » (αχ, « frère » + πα, « père »), Ιμαβουα, « mère du père » (ιμα, « mère » + πα, « père »), Αχιμμη<sup>173</sup>, « frère de la mère » *etc.*, qui sont plus répandus qu'ailleurs et qui sont parfois considérés comme des noms théophores (« père/mère divin/e ») ; bien que possible, on peut aussi supposer que ces noms soient parfois imposés tout simplement en hommage aux membres de la famille.

On a aussi des noms décidément non théophores qui n'ont pas beaucoup d'attestations et qui sont souvent arabes ou au moins répandus surtout dans l'onomastique arabe, comme Αιρανης, « Excellent », Αυμος, « Nageur », Ακραβανης, « Scorpion », Ναμαρος, « Panthère ».

Dans presque tous les exemples cités, on peut remarquer qu'il y a un élément qui reste grec : la désinence. On a typiquement les désinences -ας, -ης et -ος pour les noms masculins et -α, -η et -ις pour les noms féminins. Ce phénomène est normal dans l'onomastique sémitique des inscriptions grecques du Proche-Orient. On a pourtant quelques exceptions : on a parfois la désinence -α pour des noms masculins, qui marque peut-être la désinence araméenne -ā [-ā], l'état déterminé du nom, parfois la seule consonne, comme en Νασωρ, mais il s'agit de cas très rares. On a aussi deux désinences du génitif qui ont été considérées comme macédoniennes par Kotsevalov<sup>174</sup> : le génitif en -οι des noms en -ος et le génitif en -εις des noms en -ης. La première est attestée dans la forme Σιλλοι (Αδαδιαβος Ζαβδιβωλου του Σιλλοι : *PV*, 416), la seconde dans la forme

<sup>171</sup> Pour ce nom, voir Sartre 2007 et Grassi 2012a, p. 214.

<sup>172</sup> Parker 2000, p. 55.

<sup>173</sup> Le nom est faussement enregistré comme Αχιμμος (génitif de Αχιμμη) dans Grassi 2012a.

<sup>174</sup> Kotsevalov 1967, p. 32-33.

Φαλαῖζαχεις (Ναβουδαραος Φαλαῖζαχεις ; Σαλαμις Φαλαῖζαχεις ; Αδδαιος Φαλαῖζαχεις : *PV*, 418)<sup>175</sup>.

Cette analyse, quoique forcément partielle, donne un cadre assez précis de la situation onomastique de Doura. Encore une fois, le grec a une grande importance, déjà soulignée par sa prédominance comme langue écrite. Mais à la différence de ce cas où les textes araméens sont beaucoup moins nombreux que les textes grecs, dans le domaine de l'onomastique, on a une situation différente et plus nuancée où les langues sémitiques montrent une persistance prononcée. Il ne s'agit pas d'une résistance hostile à l'onomastique grecque (le grec est bien aimé à Doura et les noms grecs sont répandus), mais plutôt la volonté de préserver les traditions onomastiques locales et familiales. Encore une fois, on peut donc observer, à Doura, une influence grecque indiscutable, tempérée par des traces incontestables de persistance culturelle.

#### Bibliographie

- Abbadi S. (1993), *Die Personennamen der Inschriften aus Hatra*, Hildesheim.
- Adams J. N. (2003), *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge.
- Adams J. N., Janse M., Swain S. (éds) (2002), *Bilingualism in Ancient Society*, Oxford.
- Adams J. N., Swain S. (2002), « Introduction », dans Adams, Janse, Swain 2002, p. 1-20.
- Aggoula B. (1991), *Inventaire des inscriptions hatréennes*, Paris.
- Altheim F., Stiehl R. (1958), « Inscriptions of the Synagogue of Dura-Europos », *East and West*, 9, p. 7-28.
- Altheim F., Stiehl R. (1953), *Das erste Auftreten der Hunnen. Das alte Jesaja-Rolle. Neue Urkunden aus Dura-Europos*, Baden-Baden.
- Baird J. A. (2012), « Dura Deserta: The Death and Afterlife of Dura Europos », dans N. Christie, A. Augenti (éds), *Urbes Extinctae. Archaeologies of Abandoned Classical Towns*, Farnham, p. 307-329.
- Bertolino R. (2004), *Corpus des inscriptions sémitiques de Doura-Europos*, Napoli.
- Bertolino R. (1997), « Les inscriptions hatréennes de Doura-Europos : étude épigraphique », dans *DEE*, IV, p. 199-206.
- Beyer K. (1998), *Die aramäischen Inschriften aus Assur, Hatra und dem übrigen Ostmesopotamien*, Göttingen.
- Beyer K. (1986), *The Aramaic Language. Its Distribution and Subdivisions*, Göttingen.
- Biran A. (1977), « Chronique archéologique : Tel Dan », *Revue biblique*, 84, p. 256-263.

<sup>175</sup> Les noms sont faussement enregistrés avec leurs formes au génitif dans Grassi 2012a (les formes au nominatif sont Σιλλος et Φαλαῖζ(ς)αχεις).

- Biran A. (1976), « Notes and news : Tel Dan 1976 », *Isreal Exploration Journal*, 26, p. 202-206.
- Bordreuil P., Briquel-Chatonnet F. (1996-1997), « Aramaic documents from Til Barsib », *Abr Nahrain*, 34, p. 100-107.
- Bordreuil P., Gatiier P.-L. (1990), « Le relief du prêtre Philôtas », *Syria*, 67, p. 329-338.
- Breasted J. H. (1924), *Oriental forerunners of Byzantine painting: first-century wall paintings from the fortress of Dura on the Middle Euphrates*, Chicago.
- Brixhe C., Panayotou A. (1997), « Le macédonien », dans F. Sader (éd.), *Langues indo-européennes*, Paris, p. 207-222.
- Brunner C. J. (1972), « The Iranian Epigraphic Remains from Dura Europos » [Compte-rendu de Frye 1968], *Journal of the American Oriental Society*, 92, p. 492-497.
- Canova R. (1954), *Iscrizioni e monumenti protocristiani del paese di Moab*, Roma.
- Caprini R. (2001), *Nomi propri*, Alessandria.
- Caquot A. (1953), « Nouvelles inscriptions araméennes de Hatra », *Syria*, 30, p. 234-246.
- Cardona G. R. (1976), *Introduzione all'etnolinguistica*, Bologna.
- Chi J.-Y., S. Heath (éds) (2011), *Edge of Empires. Pagans, Jews, and Christians at Roman Dura-Europos*, New York.
- Clarysse W., Rochette B. (2005), « Un alphabet grec en caractères latins », *Archiv für Papyrusforschung*, 51, p. 67-75.
- Cook E. M. (1994), « A new perspective on the language of Onqelos and Jonathan », dans D.R.G. Beattie, M.J. McNamara (éds), *The Aramaic Bible. Targums in their Historical Context*, Sheffield, p. 142-156.
- Cotton H. M., Cockle W. E. H., Millar F. G. B. (1995), « The papyrology of the Roman Near East: A Survey », *Journal of Roman Studies*, 85, p. 214-235.
- Cumont F. (1926), *Fouilles de Doura-Europos (1922-1923)*, Paris.
- Dalley S. (1996-1997), « Neo-Assyrian Tablets from Til Barsib », *Abr-Nahrain*, 34, p. 66-99.
- Dirven L. (2011), « Strangers and Sojourners: The Religious Behavior of Palmyrenes and other Foreigners in Dura-Europos », dans L. R. Brody, G. L. Hoffman (éds), *Dura Europos. Crossroads of Antiquity*, Boston, p. 201-220.
- Dirven L. (1999), *The Palmyrenes of Dura-Europos*, Leiden.
- Donderer M. (1995), « Merkwürdigkeiten im Umgang mit griechischer und lateinischer Schrift in der Antike », *Gymnasium*, 102, p. 97-122.
- Drijvers H. J. W., Healey J.-F. (1999), *The Old Syriac Inscriptions of Edessa and Osroene*, Leiden.
- Ergeç R., Yon J.-B. (2012), « Nouvelles inscriptions », dans C. Abadie-Reynal (dir.), *Zeugma III. Fouilles de l'habitat (2) : la maison des synaristôsai / Nouvelles inscriptions*, Lyon, p. 151-200.
- Fales F. M. (2013), « Compte rendu de Lipiński 2010 », *Bibliotheca Orientalis*, 70, col. 204-210.

- Fales F. M. (2011), « Old Aramaic », dans Weninger 2011, p. 555-573.
- Fales F. M. (2006), « Lingue e culture in contatto: il caso degli Aramei e dell'aramaico più antico », dans S. de Martino (éd.), *Storia dell'Europa e del Mediterraneo. Il mondo antico*, I. *La preistoria dell'uomo e l'Oriente mediterraneo*. Volume II. *Le civiltà dell'Oriente mediterraneo*, Roma, p. 393-411.
- Fales F. M. et al. (2005), « The Assyrian and Aramaic Texts from Tell Shiukh Fawqani », dans L. Bachelot, F. M. Fales, *Tell Shiukh Fawqani 1994-1998*, II, Padova, p. 595-694.
- Feissel D. (2008), « Écrire en grec en alphabet latin : le cas des documents proto-byzantins », dans F. Biville, J. C. Decourt, G. Rougemont (éds), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie*, Lyon, p. 213-230.
- Feissel D., Gascou J. (2000), « Documents d'archives romains inédits du Moyen-Euphrate (III<sup>e</sup> s. après J.-C.) », *Journal des Savants*, p. 157-208.
- Feissel D., Gascou J., Teixidor J. (1997), « Documents d'archives romains inédits du Moyen-Euphrate (III<sup>e</sup> s. après J.-C.) », *Journal des Savants*, p. 3-57.
- Feissel D., Gascou J. (1995), « Documents d'archives romains inédits du Moyen-Euphrate (III<sup>e</sup> s. après J.-C.) », *Journal des Savants*, 1/1, p. 65-119.
- Ferrer J. (2004), *Esbozo de historia de la lengua aramea*, Córdoba-Barcelona.
- Fitzmyer J. A. (1979), « The phases of the Aramaic language », dans *id.*, *A Wandering Aramean: Collected Aramaic Essays*, Missoula, p. 57-84.
- Ford J. N. (2011), « A Syriac Magic Bowl in the Kufic Script », présentation dans *10. Mainz International Colloquium on Ancient Hebrew (MICAH)*, Mainz.
- Frye R. N. (1968), *The Parthian and Middle Persian Inscriptions from Dura-Europos (Corpus Inscriptionum Iranicarum III)*, London.
- Frye R. N. et al. (1955), « Inscriptions from Dura Europos », *Yale Classical Studies*, 14, p. 127-213.
- Garbini G. (2006), *Introduzione all'epigrafia semitica*, Brescia.
- Gascou J. (2011), « The Diversity of Languages in Dura-Europos », dans Chi, Heath 2011, p. 75-96.
- Geiger B. (1956), « Inscriptions – III – The Middle Iranian Texts », dans *FRVIII*, I, p. 283-317.
- Geller M. J. (1997-2000), « The Aramaic Incantation in Cuneiform Script (AO 6489 = TCL 6,58) », *Jaarbericht Ex Oriente Lux*, 35-36, p. 127-146.
- Geller M. J. (1997), « The Last Wedge », *Zeitschrift für Assyriologie*, 87, p. 43-95.
- Goldstein J. A. (1966), « The Syriac Bill of Sale from Dura-Europos », *Journal of Near Eastern Studies*, 25, p. 1-16.
- Grassi G. F. (2012a), *Semitic Onomastics from Dura Europos. The Names in Greek Script and from Latin Epigraphs*, Padova.
- Grassi G. F. (2012b), « L'onomastica degli immigrati siriani ad Aquileia e le caratteristiche dell'antroponimia del Vicino Oriente d'età romana », dans G. B. Lanfranchi, D. Morandi Bonacossi, C. Pappi, S. Ponchia (éds), *LEGGO! Studies Presented to Prof. Frederick Mario Fales on the Occasion of His 65th Birthday*, Wiesbaden, p. 333-348.

- Grassi G. F. (2012c), « Matrimoni misti e onomastica nella Siria d'età romana: il caso di Dura-Europos », dans S. Marchesini (éd.), *Atti del Convegno Matrimoni misti: una via per l'integrazione tra i popoli – Mixed Marriages: a way to integration among peoples, Verona – Trento 1-2 dicembre 2011*, Trento, p. 127-138.
- Grassi G. F. (2009), « Le dediche di orientali nella Basilica di Monastero di Aquileia », *Aquileia Nostra*, 80, cols 417-436.
- Grassi G. F. (2007), « L'onomastica di Dura Europos. Alcune considerazioni d'insieme », *Kaskal*, 4, p. 267-295.
- Grenet F. (1988), « Les Sassanides à Doura-Europos », dans P. L. Gatier et al. (éds), *Géographie historique au Proche-Orient. Actes de la table ronde de Valbonne, 16-18/IX 1985*, Paris, p. 133-157.
- Hanks P. (2006), « Personal Names », dans K. Brown (éd.), *Encyclopedia of Language and Linguistics*, Second Edition, Oxford, p. 299-311.
- Hatzopoulos M. (2000), « L'histoire par les noms », dans Hornblower, Matthews 2000, p. 103-117.
- Hayajneh H. (2011), « Ancient North Arabian », dans Weninger 2011, p. 756-782.
- Healey J.-F. (2009), *Aramaic Inscriptions and Documents of the Roman period. Textbook of Syrian Semitic Inscriptions*, volume IV, Oxford.
- Henning W. B. (1996), *Il medio iranico*, Napoli (orig. « Mitteliranisch », dans B. Spuler (éd.), *Handbuch der Orientalistik*, I, IV, 1 : Linguistik, Leiden 1958, p. 20-130).
- Henning W. B. (1954), « Compte-rendu de F. Altheim, R. Stiehl, Asien und Rom et Das erste Auftreten der Hunnen », *Gnomon*, 26, 476-480.
- Hornblower S., Matthews E. (éds) (2000), *Greek Personal Names. Their Value as Evidence*, Oxford.
- Huyse P. (1988), « Zum iranischen Namengut in Dura Europos », *Anzeiger der philosophisch-historischen Klasse / Österreichische Akademie der Wissenschaften*, 125, p. 19-32.
- Kaiser T. (2009), « Religion and language in Dura-Europos », dans H. Cotton et al. (éds), *From Hellenism to Islam: Cultural and Linguistic Change in the Roman Near East*, Cambridge, p. 235-253.
- Kilpatrick G. D. (1964), « Dura-Europos: The Parchments and the Papyri », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 5, p. 215-225.
- Kotsevalov A. (1967), « The Dura-Europos Greek and Macedonian », *Linguistics*, 35, p. 28-34.
- Langslow D. R. (2002), « Approaching Bilingualism in Corpus Languages », dans Adams, Janse, Swain 2002, p. 25-51.
- Leriche P. (2012), « Les peintures d'Europos-Doura au musée de Damas », dans Leriche, Coqueugniot, Pontbriand 2012, p. 143-155.
- Leriche P. (1997), « Pourquoi et comment Europos a été fondé à Doura ? », dans P. Brulé, J. Oulhen (éds), *Esclavage, guerre économie en Grèce ancienne. Hommage à Yvon Garlan*, Rennes, p. 191-210.
- Leriche P., Al Mahmoud A. (1994), « Doura-Europos. Bilan des recherches récentes », *Compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, fasc. 2, p. 395-420.

- Leriche P., Bertolino R. (1997), « Les inscriptions hatréennes de Doura-Europos : contexte archéologique et historique », dans *DEE*, IV, p. 207-214.
- Leriche P., Coqueugniot G., (de) Pontbriand S. (éds) (2012), *Europos-Doura Varia I*, Beyrouth.
- Leriche P., Coqueugniot G., (de) Pontbriand S. (2011), « New Research by the French-Syrian Archaeological Expedition to Europos-Dura and New Data on Polytheistic Sanctuaries in Europos-Dura », dans Chi, Heath 2011, p. 15-38.
- Leriche P., El 'Ajjî E. (1999), « Une nouvelle inscription dans la salle à gradins du temple d'Artémis à Doura-Europos », *Compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, fasc. 4, p. 1309-1346.
- Lévy-Strauss C. (1962), *La pensée sauvage*, Paris.
- Lipiński E. (2010), *Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics*, III, *Ma'lana*, Leuven.
- Lipiński E. (1975), *Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics*, I, Leuven.
- MacDonald D. (1986), « Dating the Fall of Dura Europos », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 35, p. 45-68.
- Macdonald M. C. A. (2005), « The Safaitic Inscriptions at Dura Europos », dans E. Cussini (éd.), *A Journey to Palmyra. Collected Essays to Remember Delbert R. Hillers*, Leiden, p. 118-127.
- Martínez Borobio E. (2003), *Arameo Antiguo. Gramática y textos comentados*, Barcelona.
- Masson O. (1966), « Quelques noms grecs rares », *Philologus*, 110, p. 246-257.
- Matheson S. B. (1992), « The tenth season at Dura-Europos 1936-7 », *Syria*, 69, p. 121-140.
- Matthews E., Hornblower S. (2000), « Introduction », dans Hornblower, Matthews 2000, p. 1-14.
- Mesnil du Buisson R. (1939), *Inventaire des Inscriptions Palmyréniennes de Doura-Europos*, Paris.
- Milik J. T. (1972), *Dédicaces faites par des dieux (Palmyre, Hatra, Tyr) et des thiasés sémitiques à l'époque romaine*, Paris.
- Milik J. T. (1968), « Parchemin judéo-araméen de Doura-Europos, an 200 apr. J.-C. », *Syria*, 45, p. 97-104.
- Milik J. T. (1967), « Inscription araméenne en caractères grecs de Doura-Europos et une dédicace grecque de Cordue », *Syria*, 44, p. 289-306.
- Millar F. (1993), *The Roman Near East. 31 BC-AD 337*, Cambridge, Massachusetts.
- Mitterauer M. (2001), *Antenati e santi. L'imposizione del nome nella storia europea*, Torino (orig. *Ahnen und Heilige: Namengebung in der europäischen Geschichte*, München, 1993).
- Morpurgo Davies A. (2000), « Greek Personal Names and Linguistic Continuity », dans Hornblower, Matthews 2000, p. 15-39.
- Mouterde R. (1942-1943), « Monuments et inscriptions de Syrie et du Liban », *Mélanges de l'université Saint-Joseph*, 25, p. 21-79.

- Mullen A. (2012), « Introduction. Multiple languages, multiple identities », dans A. Mullen, P. James (éds), *Multilingualism in the Graeco-Roman Worlds*, Cambridge, p. 1-35.
- Mullen A. (2007), « Linguistic Evidence for ‘Romanization’: Continuity and Change in Romano-British Onomastics. A Study of the Epigraphic Record with Particular Reference to Bath », *Britannia*, 38, p. 35-61.
- Naveh J., Shaked Sh. (2012), *Aramaic Documents from Ancient Bactria (Fourth Century BCE)*, London.
- Obermann J. (1942), « Inscribed Tiles from the Synagogue of Dura », *Berytus*, 7, p. 89-138.
- Parker R. (2000), « Theophoric names and the History of Greek Religion », dans Hornblower, Matthews 2000, p. 53-79.
- Pflaum H. G. (1952), « La fortification de la ville d’Adraha d’Arabie (259-260 à 274-275) d’après des inscriptions récemment découvertes », *Syria*, 29, p. 307-330.
- Pollard N. (1996), « The Roman army as “total institution” in the Near East? Dura-Europos as a case study », dans D. L. Kennedy (éd.), *The Roman Army in the East*, Ann Arbor, p. 211-227.
- Pulgram E. (1954), « Theory of Names », *Beiträge zur Namenforschung*, 5, p. 149-196.
- Radner K. (2002), *Die neuassyrischen Texte aus Tall Šeh Ḥamad. Mit Beitr. von Wolfgang Röllig zu den aramäischen Beischriften*, Berlin.
- Ribichini S. (1999), « Baetyl », dans *DDDB*, p. 157-159.
- Robert J., Robert L. (1977), « Bulletin épigraphique », *Revue des Études Grecques*, 90, p. 314-448.
- Röllig W. (1999), « Bethel », dans *DDDB*, p. 173-175.
- Rostovtzeff M. I. (1943), « *Res Gestae Divi Saporis* and Dura », *Berytus*, 8, p. 17-60.
- Sartre M. (2007), « Le nom ambigu : les limites de l’identité culturelle dans la Syrie grecque et romaine », dans E. Matthews (éd.), *Old and New Worlds in Greek Onomastics*, Oxford, p. 199-232.
- Sartre M. (2001), *D’Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique, IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.*, Paris.
- Sartre M. (1998), « Nom, langue et identité culturelle en Syrie aux époques hellénistique et romaine », dans J. B. Humbert, A. Desreumaux (éds), *Khirbet es-Samra I, Jordanie. La voie romaine, le cimetière, les documents épigraphiques*, Turnhout, p. 555-562.
- Sartre M. (1985), *Bostra. Des origines à l’Islam*, Paris.
- Schmitt R. (1980), « Die Ostgrenze von Armenien über Mesopotamien, Syrien bis Arabien », dans G. Neumann, J. Untermann (éds), *Die Sprachen im römischen Reich der Kaiserzeit. Kolloquium vom 8. bis 10. April 1974*, Köln-Bonn, p. 187-214.
- Sokoloff M. (2011a), « Jewish Palestinian Aramaic », dans Weninger 2011, p. 610-619.
- Sokoloff M. (2011b), « Jewish Babylonian Aramaic », dans Weninger 2011, p. 660-670.
- Stephens F. (1937), « A Cuneiform Tablet from Dura-Europas (*sic*) », *Revue d’Assyriologie*, 34, p. 183-190.

- Stevenson W. B. (1962), *Grammar of Palestinian Jewish Aramaic*, Second Edition, Oxford.
- Tatani A. B. (1998), *Macedonians abroad. A Contribution to the Prosopography of Ancient Macedonia*, Athènes.
- Taylor D. G. K. (2002), « Bilingualism and Diglossia in Late Antique Syria and Mesopotamia », dans Adams, Janse, Swain 2002, p. 298-331.
- Teixidor J. (1990), « Deux documents syriaques du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., provenant du Moyen-Euphrate », *Compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 134/1, p. 144-166.
- Teixidor J. (1979), « Bulletin d'épigraphie sémitique 1978-1979 », *Syria*, 56, p. 353-405.
- Waddington W. H. (1870), *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris.
- Wagner J. (1976), *Seleukeia am Euphrat/Zeugma*, Wiesbaden.
- Welles C. B. (1970), « The Gods of Dura-Europos », dans R. Stiehl, H. E. Stier (éds), *Beiträge zur alten Geschichte und deren Nachleben. Feestschrift Franz Altheim*, vol. II, Berlin, p. 50-65.
- Welles C. B. (1959), « The Hellenism of Dura-Europos », *Aegyptus*, 39, p. 23-28.
- Welles C. B. (1941), « The Epitaph of Julius Terentius », *Harvard Theological Review*, 34, p. 79-102.
- Welles C. B. (1938), « The Inscriptions », dans C. H. Kraeling, *Gerasa, city of the Decapolis*, New Haven, p. 355-494.
- Weninger S. (éd.) (2011), *The Semitic Languages. An International Handbook*, Berlin-Boston.
- Yardeni A. (2000), *Textbook of Aramaic, Hebrew and Nabataean Documentary Texts from the Judaean Desert*, 2 volumes, Jérusalem.
- Yon J.-B. (2007), « De l'araméen en grec », *Mélanges de l'université Saint-Joseph*, 60, p. 381-429
- Yon J.-B. (2005), « Les graffitis », dans A. Barbet (dir.), *Zeugma II Peintures murales romaines*, Istanbul-Paris, p. 35-37, 43-47, 54-56, 69-70, 87-89, 115-119, 137, 149-155, 165-166, 197, 214, 221.
- Yon J.-B. (2004), « La romanisation de Palmyre et des villes de l'Euphrate », *Annales*, 59, p. 313-336.
- Zadok R. (1999), « The ethno-linguistic character of the Semitic-speaking population (excluding Judeo-Samaritans) of Syria in the Hellenistic, Roman and Byzantine periods – a preliminary tentative survey of the onomastics evidence », dans Y. Avishur, R. Deutsch (éds), *Michael. Historical, Epigraphical and Biblical Studies in Honor of Prof. Michael Heltzer*, Tel Aviv, p. 267-301.
- Zadok R. (1987), « Zur Struktur der nachbiblischen jüdischen Personennamen semitischen Ursprungs », *Trumah*, 1, p. 243-343.

#### Abréviations

- ARI II : D. Schwiderski, *Die alt- und reichsaramäischen Inschriften, Band 2: Texte und Bibliographie*, Berlin-New York, 2004.
- DDDB : K. Van der Toorn, B. Becking, P.W. van der Horst, *Dictionary of Deities and Demons in the Bible*, Second Edition, Leiden, 1999.

*DEE, I-V : Doura-Europos Études :*

P. Leriche (éd.), *Doura-Europos. Études I*, 1986, Paris, 1986.

P. Leriche (éd.), *Doura-Europos. Études II*, 1988, Paris, 1988.

P. Leriche (éd.), *Doura-Europos. Études III*, 1990, Paris, 1992.

P. Leriche, M. Gelin (éds), *Doura-Europos. Études IV, 1991-1993*, Beyrouth, 1997.

P. Leriche, M. Gelin, A. Dandrau (éds), *Doura-Europos. Études V, 1994-1997*, Paris, 2005.

*DJBA* : M. Sokoloff, *A Dictionary of Jewish Babylonian Aramaic*, Ramat-Gan, 2002.

*DJPA* : M. Sokoloff, *A Dictionary of Jewish Palestinian Aramaic of the Byzantine Period*, Ramat-Gan, 1990.

*FRV*, I : C. B. Welles, R. Fink, G. Gilliam (éds), *The Excavations at Dura Europos, Final Report V, I: The Parchments and Papyri*, New Haven, 1959.

*FRVIII*, I : C. H. Kraeling, *The Excavations at Dura Europos, Final Report VIII, I: The Synagogue*, New Haven, 1956.

*FRVIII*, II : C. H. Kraeling, *The Excavations at Dura Europos, Final Report VIII, II: The Christian Building*, New Haven, 1967.

*IGLS I* : H. Jalabert, R. Mouterde, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie, Tome I: Commagène et Cyrrestique*, Paris, 1929 ;

*IGLS III* : H. Jalabert, R. Mouterde, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie, Tome III : Région de l'Amanus. Antioche. Antiochène*, 2 volumes, Paris, 1953.

*IGLS IV* : H. Jalabert, R. Mouterde, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie, Tome IV : Laodicée. Apamène*, Paris, 1955.

*IGLS V* : H. Jalabert, R. Mouterde, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie, Tome V : Émesène*, Paris, 1959.

*IGLS XVII* : J.-B. Yon, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie, Tome XVII, fascicule I : Palmyre*, Beyrouth, 2012.

*LGPN* : *Lexicon of Greek Personal Names*, en ligne : <http://www.lgpn.ox.ac.uk/>

*P* : M. Rostovtzeff et al., *The Excavations at Dura-Europos Conducted by the Yale University and the French Academy of Inscriptions and Letters. Preliminary Reports I-IX*, 10 volumes, New Haven, 1929-1952 : *PI* : P.V.C. Bauer, M. Rostovtzeff (éds), vol. I, 1929 ; *PII* : P. V. C. Bauer, M. Rostovtzeff (éds), vol. II, 1931 ; *PIII* : P. V. C. Bauer, M. Rostovtzeff, A. R. Bellinger (éds), vol. III, 1932 ; *PIV* : P. V. C. Bauer, M. Rostovtzeff, A. R. Bellinger (éds), vol. IV, 1933 ; *PV* : M. Rostovtzeff (éd.), vol. V, 1934 ; *PVI* : M. Rostovtzeff, A. R. Bellinger, C. Hopkins, C. B. Welles, vol. VI, 1936 ; *PVIII* : M. Rostovtzeff, F. E. Brown, C. B. Welles (éds), vols VII-VIII, 1939 ; *PIX*, 1, *PIX*, 2, *PIX*, 3 : M. Rostovtzeff, A. R. Bellinger, F. E. Brown, C. B. Welles (éds), vol. IX, 1, 1944, vol. IX, 2, 1946, vol. IX, 3, 1952.

*PAES IIIA* : E. Littmann, D. Magie, D. R. Stuart, *Southern Syria*, Leiden, 1921 (Syria. Publications of the Princeton University Archaeological Expedition to Syria in 1904-1905 and 1909, T. III, *Greek and Latin Inscriptions in Syria*, Section A).

*PAT* : D. Hillers, E. Cussini, *Palmyrene Aramaic Texts*, Baltimore-London, 1996.